

CHARLES JOSEPH COLNET DU RAVEL

**L'ART DE DINER EN VILLE,  
A L'USAGE DES GENS DE LETTRES**

*Suivi de la*

**BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS  
MORTS DE FAIM**

\*

**LA FIN DU DIX-HUITIEME SIECLE,  
SATIRE**

Choix et mise en forme de Julien Maudoux

## NOTICE SUR COLNET

(extraite de la *Physiologie du goût*)

Colnet du Ravel (Charles-Joseph-Auguste-Maximilien de) naquit le 7 décembre 1768, à Mondrepuv, en Picardie. Sa famille, d'ancienne noblesse, le destinait à la carrière des armes, et il fut placé au collège militaire de Paris et à celui de La Flèche. Ce fut là qu'il termina ses études, mais déjà la révolution marchait à grands pas, et, pour échapper à la réquisition, il se mit à étudier la médecine. Un décret de 1793 ayant expulsé tous les nobles de la capitale, il se réfugia chez un pharmacien de Chauny, et y resta jusqu'en 1797, époque à laquelle il revint à Paris ouvrir une boutique de libraire sur le quai, au coin de la rue du Bac. Les affaires de son commerce ne l'occupèrent point tout entier, et en 1799 il débuta dans la littérature par une satire intitulée : *la Fin du dix-huitième siècle*, qui fut bientôt suivie d'une satire nouvelle : *Mon Apologie*. Ces deux pièces, publiées sous le voile de l'anonyme, se distinguent par leur verve, et elles eurent, lors de leur apparition, un grand retentissement, surtout à cause de leur incisive causticité. *Les Étrennes de l'Institut* (1799-1800) ; — *les Mémoires secrets de la république des lettres*, ou *Journal d'opposition littéraire* ; — *la Guerre des petits Dieux*, poème héroïco-burlesque, et *la Correspondance turque*, dirigée contre La Harpe, obtinrent un égal succès. En 1810, Colnet, qui appartient toujours sous le consulat et sous l'empire à

l'opposition royaliste la plus avancée, entreprit avec plusieurs autres collaborateurs la rédaction du *Journal des arts*, et depuis lors il ne cessa de travailler activement au *Journal de Paris*, au *Journal général*, à la *Gazette de France*. Arrêté momentanément dans les cent-jours comme prévenu de correspondance avec Gand, il reprit à la seconde restauration sa plume de journaliste et publia dans la *Gazette de France* une série de feuilletons, très-exagérés sous le rapport des opinions politiques, mais toujours spirituels, et surtout toujours mordants. Dévoué depuis sa première jeunesse à la branche aînée des Bourbons, dont il avait toujours servi la cause, Colnet vit avec un déplaisir extrême la révolution de 1830, et s'en vengea en publiant dans la *Gazette de France*, en collaboration avec M. de Beauregard, les lettres signées *la Voisine*. Ce fut là sa dernière œuvre, et peut-être aussi l'œuvre la plus brillante de sa longue carrière dans la presse quotidienne.

Privé par suite des événements de juillet de deux pensions de 1200 francs chacune, l'une sur la cassette du roi Charles X, l'autre sur les fonds du ministère de l'intérieur, Colnet perdit en outre, vers le même temps, une somme assez considérable qu'il avait placée dans une maison de commerce, et qui formait l'épargne de sa vie entière. Il ne lui resta plus alors que le prix de la collaboration à la *Gazette de France*, 5200 francs par an ; mais comme il était

*L'art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres*

modeste dans ses goûts, il se trouvait riche encore, et il vivait paisiblement dans une petite maison de campagne qu'il avait fait construire à Belleville, lorsqu'il fut enlevé le 29 mai 1832 par une attaque de choléra.

Comme la plupart des hommes voués aux rudes labeurs du journalisme quotidien, Colnet a dépensé sa verve au jour le jour. Ses feuilletons, qui appartiennent plutôt au pamphlet politique qu'à la critique littéraire, ont perdu leur intérêt en perdant leur à-propos ; mais du moins il a laissé, pour assurer sa réputation d'homme d'esprit, quelques pages qui se rattachent à la verve légère, railleuse et toute française de Boileau dans *le Lutrin*, de Gresset dans *Vert-Vert*, et de Brillat-Savarin dans *la Physiologie du goût*. Nous avons nommé *l'Art de dîner en ville*. Quelques-uns des travers que l'auteur y fustige avec une si vive ironie appartiennent plutôt à l'histoire de l'ancienne société française qu'aux mœurs même de notre temps ; mais dans l'ensemble, ce poème plaira toujours, parce qu'il est dirigé surtout contre les intrigants et les sots, qui sont de toutes les époques, et qui fourmillent dans ces classes oisives de la société qu'on appelle, souvent bien à tort *le beau monde*. Il plaira, parce qu'il est vrai comme observation, comme satire, sobre dans la forme, vif dans le style, et tout rempli de ces vers heureux, que la sagesse dès nations adopte et popularise en les faisant passer à l'état de proverbes.

**L'ART DE DINER EN VILLE  
A L'USAGE  
DES GENS DE LETTRES**

Poème en IV chants.

SECONDE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

*Savant en ce métier, si cher aux beaux-esprits  
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.*

Boileau, « Satire I »

## PREFACE

Quoi ! Vous allez faire une préface ?

— Pourquoi pas ?

— Vous m'avez toujours dit que les préfaces vous ennuyaient.

— Cela est vrai ; je veux prendre ma revanche.

— Mais le public ?

— Est-ce qu'on s'embarrasse aujourd'hui du public ?

Les auteurs se moquent de lui. Le public ! Si on l'en croyait, on, ne ferait que de bons ouvrages, sans préface et sans notes.

— Il n'a pas tout à fait tort ; on lui en donne tant de mauvais, précédés de si longues préfaces et de notes qui ne finissent pas !

— Que mon ouvrage soit mauvais, c'est-ce dont je ne conviendrai jamais ; je suis auteur. Quant à la préface et aux notes, elles grossissent merveilleusement un volume. Les libraires les exigent avec rigueur, et, quand on les leur refuse, ils les font eux-mêmes, et elles n'en sont pas plus mauvaises.

— Mais ce sujet a déjà été traité.

— Je vous attendais là, pour entrer en matière.

Vingt-quatre ans avant J. C, Horace disait :

*Nil intentatum nostri liquere poetae.*

Depuis Horace, que de poèmes ont été publiés! Cependant le sujet que je traite est vierge encore. Je sais qu'un poète, plein d'esprit et de gaîté chanté les plaisirs de la table, et a décrit dans des vers charmants tous les mets qui doivent composer un bon dîner. Je rends hommage à son talent ; mais son poème ne peut être utile qu'aux riches, et ces-gens-là ne dînent que trop bien. N'ont-ils pas d'ailleurs, je ne dis pas dans leurs bibliothèques, mais dans leurs salles à manger, le Cuisinier impérial et les traités profonds du savant Grimod, maître en l'art de la gueule ?

J'ai consacré mes veilles à une classe plus intéressante. Je me suis occupé du bonheur des gens de lettres, de ces hommes précieux qui embellissent et éclairent la société. Puisque malheureusement ils ont plus d'appétit que de dîners, je veux les rapprocher de ceux qui ont plus de dîners que d'appétit. Cette heureuse réunion servira les écrivains et les lettres.

— Les lettres? Et comment ? Je vous prie.

— Depuis que les auteurs dînent mal, la littérature a dégénéré d'une manière sensible. Un mauvais dîner éteint l'imagination, énerve les ressorts de l'âme et

glace tous les sens. Le vin de Suresne peut-il inspirer un poète ? Le fromage de Brie peut-il échauffer un orateur ? Je prie nos philosophes, qui connaissent si bien l'influence du physique sur le moral, de faire un traité sur ce sujet ; mais qu'il soit court et point ennuyeux, si cela leur est possible.

—Vous vous adressez mal. Est-ce que l'on peut les comprendre ? C'est d'eux qu'il faut dire ce que Scaliger disait des Basques ? *On croit que ces gens-là s'entendent; moi, je n'en crois rien du tout.*

— Je vais donc rendre un service essentiel aux lettres, en enseignant à nos écrivains l'art important de dîner en ville, d'y dîner tous les jours, toute l'année, toute leur vie. L'influence d'une bonne table se fera bientôt sentir dans leurs écrits, on trouvera de la poésie dans leurs poèmes, sauf à n'en plus trouver dans la *Gazette de Santé* ; leurs tragédies réussiront sans le secours d'un parterre bien composé, et sans coups de bâton ; leurs comédies de bon ton n'atteindront pas sans doute à la gloire du *Départ pour Saint-Malo* mais du moins elles seront moins tristes et moins fades, et en se prêtant un peu à la plaisanterie , on rira quelquefois au Vaudeville, aussi volontiers, que l'on pleure à la Gaîté. Vous le voyez ; mon poème va changer la face de la littérature. Entreprise eut-elle jamais un but plus utile ? Pourquoi Boileau ne l'a-t-il pas tentée ? Au lieu d'insulter ce pauvre Colletet qui *mendiait son pain de cuisine en cuisine* que ne lui enseignait-il les moyens de faire de bons dîners ? Au lieu de cet art



poétique, qui a du bon, j'en conviens, mais dont Colletet se serait fort bien passé, pourquoi le législateur du Parnasse n'a-t-il pas traité un sujet si digne de son talent ? J'en suis fâché pour le siècle de Louis XIV; ce poème manque à sa gloire.

Cependant, il faut l'avouer pour l'honneur de la littérature, les écrivains du dix-huitième siècle semblèrent avoir deviné la parasitique, et, sans doute, ils durent encore cette belle découverte aux progrès des lumières et à la perfectibilité de l'esprit humain.

A cette époque à jamais glorieuse, des hommes se sont rencontrés, d'un appétit incroyable, gourmands raffinés autant qu'habiles philosophes, capables de tout entreprendre et de tout oser pour se faire ouvrir les meilleures tables, également actifs et infatigables pendant le dîner et pendant le souper, si adroits et si prêts à tout, qu'ils ne refusaient aucune invitation, eussent-ils dû dîner deux fois en un jour.

Quel grand, quel intéressant- spectacle! Qu'il était beau, de voir tous les écrivains assis aux tables des grands et des financiers, de tout ce qui avait un nom et de l'argent ! Que ces hommes furent heureux de naître dans un siècle où tout favorisait leur appétit ! C'est par eux que nous l'avons appris ; c'est dans les mémoires de leur vie, qu'ils nous font connaître à combien de tables ils avoient leur couvert mis. C'est là que leur reconnaissance a éternisé les noms à jamais fameux des La Popelinière, des Beaujon et de tant d'autres qui ont laissé si peu d'imitateurs. C'est

là, enfin, que des femmes devenues célèbres reçoivent les honneurs de l'apothéose, parce qu'une fois par semaine elles les invitaient à leurs banquets. Grâce à leurs dîners, l'immortalité de ces honnêtes bourgeoises est aussi assurée que celle de la mère des Gracques. Voilà, riches du jour, voilà ce qu'on gagne à traiter les gens de lettres. Vous vivez ignorés : donnez-nous à dîner, et votre nom traversera les siècles, à côté de celui de Mécène. Nous ne sommes point avares de nos éloges; les comparaisons les plus brillantes ne nous coûtent guère, et je vous jure que nous divinisons les gens à bien bon compte.

On devine, sans que j'aie besoin de le dire, que la littérature n'a point dégénéré à cette époque comme l'ont prétendu quelques esprits, chagrins. Le *Tableau littéraire* que l'Institut doit couronner dans quelques jours, prouvera bien au-delà de l'évidence que le dix-huitième, siècle a, sinon surpassé, du moins égalé son devancier. Or que répondre à un discours couronné par l'Institut ?

La décadence de la littérature date du jour où la révolution renversa toutes les tables et dispersa les amphitryons et les convives. C'est sans contredit le plus grand malheur qu'elle ait produit. Mais ne cherchons point à approfondir un si triste sujet ; et, puisque le mal est connu, hâtons nous d'appliquer le remède convenable.

Chamfort compare ingénieusement les gens de lettres, et surtout les poètes, à des paons à qui on

jette mesquinement quelques graines dans leurs loges et qu'on en tire, quelques fois pour les voir étaler leur queue ; tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour, et remplissent leur jabot tout à leur aise.

Hommes de lettres ! Osez enfin rompre les barreaux de vos loges, osez vous présenter à ces tables somptueuses qui vous sont interdites depuis trop longtemps. Qui peut vous arrêter ? Ah ! Je le vois, c'est l'ennui que vous redoutez.

Heureux les sots ! Partout ils sont à leur aise; partout ils se trouvent en famille.

C'est comme frère Lourdis, en entrant dans le temple de la Sottise :

*Tout lui plaisait, et même en arrivant,  
Il crut encore être dans son couvent*

Tout leur sourit, tout les amuse! Tant ce qu'ils entendent ressemble à ce qu'ils disent !

Le sort des gens d'esprit n'est point aussi agréable ; ce n'est point chez leurs pairs qu'ils peuvent aller dîner ; il faut donc qu'ils supportent la sottise de leurs amphitryons. A la vérité, l'ennui ressemble au supplice des damnés ; mais, comme a dit notre La Fontaine : *J'aime ci croire qu'on finit par s'y accoutumer.*

Au reste, ces pauvres riches ne sont si ennuyeux que parce qu'ils sont eux-mêmes très ennuyés. L'ennui

est une contagion ; amusez-les, c'est votre lot ; entretenez-les d'idées agréables ; descendez à leur portée ; faites-vous petits, afin de vous mettre à leur niveau : vous ne leur donnerez pas d'esprit, on ne fait plus de miracles ; mais vous leur ferez croire qu'ils en ont, et c'est un service dont ils vous sauront gré. Enfin, s'ils ne peuvent devenir aimables, vous verrez qu'à la longue, et à laide de leurs dîners, ils deviendront très-supportables.

Bientôt, étonnés de leur propre métamorphose, ils sentiront que c'est à leurs hôtes qu'ils doivent toute leur gaité et le charme de leur nouvelle existence ; et ils vous diront, dans leur langage, ce que dit le cocher de fiacre, aux courtisanes, dans le *Moulin de Javelle* : « Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres ».

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. J'ai souvent été effrayé par les difficultés de l'entreprise que j'exécute aujourd'hui ; mais les conseils, l'exemple de feu \*\*\* et le manuscrit qu'il m'a légué, ont soutenu mon courage chancelant. Trois mois se sont à peine écoulés depuis sa mort, et déjà le public ingrat ne pense plus à lui. L'amitié m'impose le devoir de payer un juste tribut de reconnaissance à cet écrivain distingué.

\*\*\* naquit à \*\*, petit hameau de la Gascogne ; ses parents nous sont inconnus. Si une mort prématurée ne l'eût enlevé aux lettres dont il faisait l'ornement, il aurait sans doute publié les Mémoires de sa vie, et nous y lirions avec attendrissement des détails

précieux sur son père, sur sa mère, sur ses petits frères et ses petites sœurs. C'est une perte dont la littérature ne se consolera pas aisément.

Quoi qu'il en soit, \*\*\* arriva à Paris avec une provision de vers, fort honnête pour un poète de province, et, dès les premiers jours, il débuta avec éclat dans l'Almanach des Muses, par un distique que l'on citait encore dans ma jeunesse. Ce distique était modestement signé : M. de \*\*\*. L'année suivante, il s'éleva à la gloire du quatrain, et signa : Le chevalier de \* \* \* ; enfin, la troisième année, il mit le comble à sa réputation, par vingt bouts rimés qui parurent avec la signature du comte de \* \* \*.

Ce n'était pas par vanité qu'il agissait ainsi mais il avait remarqué qu'on jugeait avec indulgence les productions des gens de qualité, et, quoique les siennes fussent de véritables chefs-d'œuvre, une sottise méfiance de son talent lui faisait employer cet innocent stratagème. « J'ai fait, m'a-t-il dit cent fois avec naïveté, j'ai fait des fables bien supérieures à celles de M. de Nivernais ; les siennes ont été applaudies, parce qu'il était duc et pair, et les miennes ne seraient pas lues. D'ailleurs les Français sont toujours engoués de leur La Fontaine ».

La sensation que ses pièces, insérées dans l'Almanach des Muses, avait produite, lui suscita bientôt de nombreux ennemis. L'envie, toujours acharnée contre les grands talents, s'efforça de détruire une réputation qui l'effrayait. Elle trouva des longueurs dans le distique, un pied de trop dans un

des vers du quatrain ; mais les bouts rimés, semblables à la lime qui use les dents du serpent, furent vainement attaqués. Les connaisseurs les placent encore au-dessus de tout ce qui a paru dans ce genre.

\*\*\* ne crut pas avoir assez fait pour sa gloire. Toujours avide de succès, il entra dans la carrière épineuse du théâtre c'était là que ses ennemis l'attendaient, pour lui faire expier ses premiers triomphes.

*Un grand nom est un poids difficile à porter.*

\*\*\* réprouva. Peu de poètes, de nos jours, peuvent se vanter d'avoir eu autant de pièces sifflées. Deux tragédies, qu'il composa avec une rapidité qui tient du prodige, ne purent être achevées à la première représentation. Aux Italiens, il tua sous lui trois musiciens ; les autres épouvantés prenaient la fuite à son approche, et refusaient de travailler sur ses paroles. Quelques jours après, il fut reçu dans une célèbre Académie, et son discours de réception fut encore sifflé, en dépit des réglemens, et malgré le respect dû à la majesté du lieu.

Je l'avais félicité sur ses succès ; je le consolai dans ses chutes, en lui montrant dans le lointain la postérité qui le vengerait de l'injustice de ses contemporains. Nous nous voyions tous les jours ; mais jamais nous ne dînions ensemble. Il recevait chaque matin une invitation. Sou esprit, son bon ton,

ses manières agréables le faisaient désirer à toutes les tables. Aussi avec quel mépris superbe il parlait des traiteurs ! Comme il plaignait mon sort d'être obligé de payer chez ces-gens-là (il ne les appelait pas autrement) un dîner détestable, tandis que toute l'année il savourait, aux dépens d'autrui, des vins exquis et des mets délicieux ! « Mon ami, me dit-il un jour, j'ai perdu ma journée » : il n'avait pas dîné en ville. Je l'ai connu trente ans ; c'est la seule fois qu'un pareil malheur lui soit arrivé. Je lui demandais souvent par quels moyens il avait su se procurer une existence aussi agréable ? « C'est mon secret, me répondait-il ; vous ne le saurez qu'après ma mort ». Il m'a tenu parole.

La nuit du 3 au 4 septembre, nuit désastreuse ! Nuit effroyable ! Il fut enlevé à la littérature et aux tables dont il faisait les délices.

Par son testament, après une longue énumération de ses dettes, dont il assigne le remboursement sur le produit de ses pièces de théâtre, il me lègue un petit manuscrit de deux feuillets, intitulé :

MOYENS QUE DOIVENT EMPLOYER LES GENS DE  
LETTRES POUR ALLER DINER EN VILLE.

C'est ce manuscrit qui m'a fourni les traits principaux de mon poëme.

## CHANT PREMIER

J'enseigne dans mes vers comment un pauvre auteur  
Peut des banquets du riche atteindre la hauteur.  
Je dirai par quels soins, par quel heureux manège,  
Il saura conserver un si beau privilège,  
Et, sans prendre jamais un verre d'eau chez lui,  
S'asseoir, un siècle entier, à la table d'autrui.

Toi qui laisses à jeun tes favoris fidèles,  
Savant régulateur du chœur des neuf pucelles,  
Apollon, Dieu des vers, viens inspirer mes chants ;  
Ma Muse engraissera tes malheureux enfants.  
Hélas ! Sur le Parnasse ils font maigre cuisine ;



On y dîne fort mal, si pourtant on y dîne.  
Quoi ! N'est-ce donc, grand Dieu, n'est-ce que pour  
les sots  
Que le ciel bienfaisant créa les bons morceaux ?  
Mais, si Phébus est sourd à mon humble prière,  
Jette sur mon sujet quelques traits de lumière,  
Toi qui dans un seul jour dînais souvent trois fois,  
O mon maître ! Ô Montmaur<sup>1</sup> ! Daigne écouter ma  
voix,  
Descends de ton donjon; communique à ma Muse  
Les secrets importants qu'Apollon lui refuse ;  
Ouvre-moi tes trésors ; dis comment d'un bon mot  
A ceux qui te traitaient tu payais ton écot.  
Âge, heureux ! Siècle d'or ! Où le poète à table  
N'avait d'autre souci que celui d'être aimable.  
Ah ! Ce bon temps n'est plus. D'insensibles traiteurs  
Osent, leur carte en main, poursuivre les auteurs.  
Il faut rester au lit : tant il est difficile,  
Dans ce siècle de fer, d'aller dîner en ville !

Jamais jusqu'à l'échine un poète crotté  
A d'illustres banquets ne sera présenté.  
De ces mets savoureux qu'un art brillant enfante  
Il ne connaîtra point l'odeur appétissante.  
C'en est fait ; qu'il renonce à ces vins que Bordeaux  
Voit naître tous les ans sur ses brûlants coteaux.  
Non ce n'est pas pour lui qu'une liqueur mousseuse,  
Et de sa liberté follement amoureuse,  
Frémit-dans sa prison, s'indigne de ses fers,  
Et lance en pétillant son bouchon dans les airs.

*L'art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres*

Vous qui, le nez au vent, et la mine affamée,  
D'une bonne cuisine épiez la fumée,  
Vous à qui, dans ses dons, le ciel ne départit  
Que l'ardeur de rimer et beaucoup d'appétit,  
Sachez que dans ce siècle, où règne la sottise,  
Mieux Vaut Pradon couvert qu'Homère sans  
chemise.

Un sot, mis à la mode, est toujours fort bien vu.  
Le mérite n'est rien ; on rit de la vertu,  
Et l'honneur tant vanté, l'honneur est peu de chose ;  
Mais, aux yeux du vulgaire, un habit en impose.  
J'ai vu de vils laquais, échappés du Perron,  
Recevoir, sans rougir, les honneurs du salon ;  
Tandis que, condamné sur sa mauvaise mine,  
L'interprète des Dieux mangeait à la cuisine.

Ainsi donc, de la mode étudiant les lois,  
Il faut vous habiller pour la première fois,  
Rejetez loin de vous ces étoffes grossières  
Que Beauvais prépara pour le dos de vos pères ;  
J'aime ce drap moelleux que Sedan a tissé  
Pour embellir Mondor, jadis si mal vêtu ;  
J'aime ce drap léger, dont la Tamise est fière,  
Ce casimir soyeux, honneur de l'Angleterre,  
Que chacun veut porter, depuis qu'il est proscrit...  
Mais commençons d'abord par trouver un habit.

O toi, dont l'art a su réunir nos suffrages,

Toi qui fis d'Alembert et d'autres bons ouvrages<sup>2</sup>,  
Bienfaisante Tencin ! Tu n'es plus ; ta bonté  
Jadis de nos auteurs voilait la nudité ;  
Tes *chausses de velours*<sup>3</sup>, chères à leur mémoire,  
Non moins que tes romans, éternisent ta gloire.  
D'un riche et doux tissu nos poètes couverts  
Affrontaient, grâce à toi, la rigueur des hivers.  
Tu n'es plus. Ah ! Permits qu'en ce burlesque  
ouvrage  
D'un tendre souvenir je consacre l'hommage :  
Les lettres et l'amour te pleureront longtemps.

Il suffit ; poursuivons nos travaux importants.

Suivez-moi. Voyez-vous cet ouvrier qu'on vante  
Pour sa dextérité, pour sa coupe savante ?  
D'un salut amical chatouillez son orgueil ;  
Des gens de cet aloi c'est le fatal écueil.  
Approchez ; dites-lui que tous les arts sont frères,  
Et doivent alléger leurs communes misères ;  
Dites-lui, s'il le faut, pour attendrir son cœur,  
Dites-lui qu'autrefois Apollon fut tailleur.  
Les artistes du jour ont beaucoup de génie,  
Mais ne sont pas très forts sur la mythologie.  
Enfin, vous publiez un livre merveilleux,  
Un poème en vingt chants ; faites luire à ses yeux  
Son nom pompeusement cité dans la préface ;  
Un bon habit, je crois, vaut une dédicace.

Victoire ! Il est coupé ! – Quoi ? – Parbleu, votre habit.

Allez-vous marchander ? On le donne à crédit.

Mais comment le payer ? Question inutile !

Il est de s'acquitter un moyen très-facile,

Infailable, et pourtant qui n'est pas très-nouveau.

Ce soir, à Montausier, le spectacle est fort-beau :

La pièce qu'on y joue est de vous tout entière :

Donnez à ce tailleur deux billets-de parterre ;

Qu'il admire le plan, le sujet et les vers,

Et que pour son paiement il fredonne vos airs.

Peut-être des huissiers la sinistre cohorte

Viendra-t-elle un matin -assiéger votre porte.

Que craignez-vous ? Riez de leur vaine fureur;

A-t-on jamais saisi les meubles d'un auteur?

Ne redoutez donc pas la justice importune ;

J'ai trouvé Votre habit ; j'ai fait-votre fortune.

Quittez cet air timide ; il n'est plus de saison,

Et venez sur mes pas chercher l'amphitryon.

Archiviste fameux des meilleures cuisines,

Conduis-nous, cher Grimod, aux tables les plus fines.

Dans des temps plus heureux, on trouvait à Paris<sup>4</sup>

Des cercles renommés, où tous les beaux esprits,

Chassant les noirs chagrins, la sombre inquiétude,

De plaire et de manger faisaient leur seule étude.

Geoffrin les accueillait<sup>5</sup>.... Cette bonne Geoffrin

Qui voulut réunir les *bêtes* de Tencin<sup>6</sup>,

Geoffrin que Marmontel pieusement honore,

Que célébrait Thomas, qu'un autre pleure encore.  
Mais, quand, malgré les cris des auteurs gémissants,  
La Parque osa couper la trame de ses ans,  
Une autre déité, la tendre Léspinasse<sup>7</sup>,  
Les recueillit encor, non loin de Bellechasse ;  
Son heureux abandon et ses douces langueurs,  
Son air mélancolique attirait tous les cœurs.  
Près d'elle on éprouvait un charme irrésistible ;  
Plus-jeune que Geoffrin, elle fut plus sensible,  
Et sut, reine adorée en sa nombreuse cour  
Cultiver à la fois les lettres et l'amour.  
Pourtant, jusqu'à sa mort on crut qu'elle était sage.  
Je me tais ; mais Guibert en dirait davantage.

Bien d'autres, désirant vous entendre et vous voir,  
Se disputaient entr'eux l'honneur de vous avoir.  
Les repas se pressaient pour la semaine entière ;  
Vous dîniez aujourd'hui chez La Popelinière<sup>8</sup>,  
Et demain chez Beaujon... jamais chez le traiteur.  
Fatigué de ses pairs, souvent un grand-seigneur,  
Très-connu par sa table et peu par ses ouvrages,  
Pour le fauteuil vacant demandant vos suffrages,  
Vous invitait en corps à dîner avec lui.  
De sa sombre grandeur vous dissipiez l'ennui ;  
Vos bons mots éveillaient sa langueur ennemie,  
Car vous êtes fort, gais... hors de l'académie.  
Quelle époque pour vous, ô fortunés auteurs!  
Vous étiez à la mode, autant que les vapeurs.  
Paris, dans ces beaux jours gravés en ma mémoire  
Paris était pour vous un vaste réfectoire.

Vous souvient-il enfin que, dans un certain lieu.  
On dînait bien pour peu qu'on ne crût pas en Dieu ?

Agréables banquets ! Tables hospitalières !  
Charmants amphitryons ! Aimables douairières !  
Vous avez disparu.....Chez qui dînerons-nous ?

Un auteur ne doit pas, facile aux rendez-vous,  
D'un bourgeois économe, amphitryon vulgaire  
Partager tristement le très-mince ordinaire.  
Regardons en pitié des mets si peu coûteux.  
Celui qui dans l'Olympe, à la table des Dieux,  
S'enivre tous-les jours d'une liqueur choisie,  
Ne boit que le nectar, ne vit que d'ambroisie,  
Pourrait-il, sur la terre, ignoble dans ses goûts  
Déroger en mangeant d'insipides ragoûts ?  
*Un dîner sans façon et sans cérémonie,*  
On l'a dit avant, moi, *n'est qu'une perfidie.*  
Mais surtout évitons la soupe des rentiers,  
Et tendons nos filets chez de gros financiers.  
Dans cette classe encore il est un choix à faire :  
L'un est mesquin, avare et fait très-maigre chère ;  
L'autre tient table ouverte et vit avec honneur.  
Celui qui se ruine est toujours le meilleur.  
Ainsi donc, chez Mondor, faites-vous introduire  
Le hasard, un ami pourra vous y conduire.

Mondor, ancien laquais, aujourd'hui financier,  
De l'odeur de sa table embaume son quartier.  
Jadis, quand il quitta son toit et son village,

Un modeste bâton formait son équipage.  
A Paris débarquant, sans argent, sans amis,  
Parmi la valetaille empressé d'être admis,  
Il brigua chez un grand l'honneur de la livrée ;  
Tant son âme à la honte était bien préparée !

Bientôt la scène change ; audacieux fripon,  
Conduit par la fortune, il s'élançe au Perron ;  
Au fond d'une taverne y fixe sa demeure,  
Et gagne sans bouger, deux mille écus par heure.

Ce n'est pas tout ; son front d'un honteux bonnet  
Vert,  
Au mépris de nos lois, s'étant trois fois couvert,  
De l'aveugle fortune il dirige la roue,  
Relève un nom flétri qui traînait dans la boue ;  
Au défaut de l'estime, usurpe la faveur,  
Et d'une éponge d'or lave son déshonneur.

Dans un palais superbe, embelli par ses maîtres,  
Oubliant l'humble chaume où vivaient ses ancêtres,  
Il couchait sur la paille, il dort sur l'édredon,  
Sur le crin élastique il jette à l'abandon  
Ces membres vigoureux qui remuaient la terre  
Et maniaient le soc fabriqué par son père.  
Là, bercé dans les bras de son oisiveté,  
La douce illusion flatte sa vanité.

Bientôt à son réveil un brillant équipage  
De son faste insolent fait voler l'étalage,

Ebranle tout Paris, éclabousse les gens,  
Met en feu le pavé, renverse les passants ;  
L'un tombe ; l'autre crie et la foule murmure  
Nobles délassements d'un faquin en voiture.

Son goût n'est pas très-pur ; mais ses vins sont  
exquis ;  
Sa table est tous les jours ouverte aux beaux esprits,  
Parasites lettrés, errants chez l'opulence,  
Et véritable impôt sur les gens de finance.  
On l'écoute et jamais on ne le contredit ;  
Plus il est ennuyeux, plus chacun l'applaudit.  
Qu'il prononce à son gré sur la pièce nouvelle,  
Du couple débutant qu'il juge la querelle,  
Son arrêt, sans appel, est celui d'Apollon ;  
Quand on donner dîner, on a toujours raison.  
Au défaut de savoir, il a cette impudence  
Que donne aux maltôtiers leur subite opulence.  
Entendez-le : « Messieurs, je vous l'ai déjà dit ;  
Ce Voltaire, entre nous, n'était pas sans esprit.  
Je le voyais souvent et le trouvais aimable ;  
Il m'a lu son Irène ; elle est fort agréable.  
Sa Lettre à l'archevêque est un joli morceau.  
Je n'en disconviens pas, je fais cas de Rousseau.  
Son Emile a du bon ; sa Mérope est fort belle  
Mais pourquoi publier cette horrible Pucelle ?  
Je vous le dis encore : à tous nos grands auteurs  
Je préfère Piron.... Il respecte les mœurs.  
Estimable écrivain ! Sa Didon, ses cantiques  
Ne peuvent offenser les oreilles pudiques.



Hé ! Messieurs, sans les mœurs, les mœurs du bon  
vieux temps,  
Que deviendrait la Bourse? Un affreux guet-à-pens,  
Et des spéculateurs la ruine commune.  
Il faudrait quatre mois pour y faire fortune.  
Le sucre et le café se vendraient bien moins cher.  
Les rentes sur l'état s'élèveraient au pair :  
Déjà pour en avoir, voyez comme on se presse ;  
Alors tout est perdu ; car je joue à la baisse.  
Les mœurs ! Messieurs, les mœurs ! Répétons-le  
cent fois  
Ainsi qu'Helvétius dans son Esprit... des lois. »

Tel est Mondor ; j'ai peint ses travers, ses caprices,  
Mes pinceaux indulgents n'effleurent pas ses vices.  
Je vous vois à ces traits sourire de pitié ;  
Ah ! Si vous connaissiez sa bizarre moitié !

## CHANT SECOND

O mes amis ! Fuyez, fuyez le mariage :  
C'est un état fort triste et peu fait pour le sage.  
Que de troubles secrets, que de soins, que d'ennui,  
Sombre tyran des cœurs, il entraîne après lui !  
A son joug odieux sachez donc vous soustraire ;  
Laissez faire les sots, ils peupleront la terre.  
Mais si tous les démons, contre vous déchaînés,  
Vous ont dans leur fureur à l'hymen condamnés,  
Méfiez-vous du moins d'une femme savante :  
Mieux vaudrait mille fois une femme galante.  
Ah! le nouveau phénix, le plus rare trésor,  
La femme qui pour vous vaudrait son pesant d'or,

C'est celle dont l'esprit, sans art et sans culture,  
Est tel qu'il est sorti des mains de la nature ;  
Qui, bornant son savoir à nourrissons enfants,  
Les couve avec orgueil de ses yeux triomphants,  
Qui, jamais en public, Philaminthe nouvelle,  
Ne déclamant ces vers qu'un autre a faits pour elle,  
Des bravos que prodigue un cercle adulateur  
Repousse avec orgueil le flétrissant honneur.

Du financier Mondor telle n'est pas la femme,  
A de plus nobles, soins elle a livré son âme.  
Son cœur cosmopolite, et de bonté pétri  
Aime tous les humains, excepté son mari.  
Loin d'elle les devoirs et le titre de mère ;  
Ce sont des préjugés réservés au vulgaire.  
Que d'autres à sa place élèvent ses enfants ;  
Elle éclaire son siècle... elle fait des romans,  
Embrasse d'un coup d'œil toute la politique,  
Sonde les profondeurs de la métaphysique,  
Analyse notre âme et ses affections,  
Dans leurs détours obscurs poursuit nos passions,  
Et prouve, d'après soi, que la mélancolie  
Est le type certain d'un sublime génie.

Elle a pris pour devise : *A l'immortalité* ;  
Sur son voile est écrit : *Perfectibilité*.  
Elle résout d'un mot, en plaçant sa fontange,  
Ces grandes questions qui terrassent Lagrange.  
On voit sur sa toilette un Euler, un Pascal,  
Salis et barbouillés de rouge végétal.

Elle trouve en Newton je ne sais quoi d'aimable,  
Et l'algèbre a pour elle un charme inexprimable.  
Le soir, dans un donjon, d'un regard curieux,  
Au bout d'un astrolabe interrogeant les cieux,  
Son œil observateur y poursuit la comète ;  
Lalande tous les ans lui vole une planète.  
A cette femme auteur, sophiste en cotillon,  
Sachez plaire, ou bientôt, chassé de sa maison,  
Il vous faudra, sans bruit, pressé par la famine,  
Porter votre appétit à quelqu'autre cuisine.  
Vantez donc son mérite, et, menteur effronté,  
D'éloges imposteurs flattez sa vanité.

« Du cercle d'Apollon c'est la dixième muse ;  
Elle efface Tencin, La Fayette et La Suse ;  
Sévigné n'eut jamais ce talent enchanteur,  
Ce style dont la force enlève le lecteur.  
On dirait que Vénus, dès qu'elle veut écrire,  
Aime à guider sa plume, et que Pallas l'inspire.  
Tout cède à son génie, et son roman nouveau  
De Genlis pâissante éteindra le flambeau ».

Courage, mon ami ! Courage ! Le scrupule,  
Quand on n'a pas dîné, devient un ridicule.  
Célébrez ses appas et même ses vertus ;  
Vantez tous ses romans que vous n'avez pas lus,  
Et les vers qu'elle emprunte et les vers qu'elle achète.  
Qui mentira, morbleu ! Si ce n'est un poète,  
Un poète affamé ?... Mais déjà dans son cœur  
Le poison par degrés s'insinue en vainqueur.

Elle croit prendre place au temple de mémoire,  
Et dans un songe heureux tend les bras à la gloire.  
A sa table aussitôt vous serez invité :  
Peut-on payer trop cher son immortalité ?  
N'acceptez pas d'abord ; par une adroite amorce,  
Résistez mollement, afin que l'on vous force :  
Un ancien fournisseur vous attend chez Méot ;  
Mais qui dit fournisseur a presque dit un sot.  
Vous n'aimez pas ces gens dont l'esprit est vulgaire.  
Ils ont l'art d'ennuyer ; dînez chez l'art de plaire.

Enfin, mon cher auteur, votre couvert est mis.  
On se range, on se place, et je vous vois assis.  
Respirons un moment et reprenons haleine,  
Nous sommes arrivés ; mais ce n'est pas sans peine.  
De l'étroite mansarde où vous loge Apollon,  
A cette illustre table, à ce brillant salon,  
Mesurez le trajet, et du ciel, en silence,  
Bénissez mon ami, la douce providence.  
Oublier un bienfait : c'est un crime odieux !  
Qu'un poète qui dîne en rende grâce aux dieux.  
Payez d'un souvenir cet artisan utile,  
Cet honnête tailleur, à vos vœux si docile :  
Sans lui, sans cet habit dont il vous fit présent,  
Vous dîneriez chez vous... et vous savez comment.

Mais un ventre affamé n'aura jamais d'oreilles ;  
Le vôtre, déjà prêt à faire-des merveilles,  
S'afflige du retard, et demande, tout bas,  
Pourquoi, le couvert mis, le dîner ne vient pas.

On a servi... Des mets le pompeux étalage  
Provoque sa fureur et l'excite au carnage.  
À cet empressement, à cette noble ardeur,  
Qui ne reconnaîtrait l'appétit d'un auteur ?  
Eh bien donc ! J'y consens ; il faut le satisfaire.  
Pourtant il est encore un avis nécessaire.  
Devez-vous manger peu ? Mangerez-vous  
beaucoup ?  
Boirez-vous sobrement ? Boirez-vous coup sur  
coup ?  
Recevez sur ce point d'une haute importance  
Les utiles leçons de mon expérience.  
Vous dînez aujourd'hui ; mais est-il bien certain  
Que la fortune encor vous sourira demain ?  
On ne le sait que trop, la déesse est volage :  
Mangez donc pour deux jours, c'est un parti fort  
sage.  
Je sais bien que Salerne en décide autrement ;  
Son école vous dit : Mangez peu, mais souvent.  
Ce précepte est fort bon : sans vouloir le combattre,  
Vous mangez rarement, mangez donc comme quatre.  
N'êtes vous pas auteur ? Cette profession  
Vous a mis à l'abri d'une indigestion.  
F C'est un Bienfait du ciel ; sa bonté secourante  
Daigne nous garantir des dangers de la table.  
Par, lui tout ici-bas est si bien ordonné,  
Qu'auteur jamais n'est mort pour avoir trop dîné.  
N'allez pas cependant vous gonfler de potage,  
Sur un bœuf insipide assouvir votre rage ;

Aux yeux des vrais gourmands vous passeriez  
bientôt  
Pour un de ces bourgeois qui toujours de leur pot  
Offrent à leurs amis la fortune mesquine,  
Et dont la ménagère, en sa triste routine  
Ne sait rien qu'apprêter la soupe et le bouilli,  
Et n'ose se permettre un très-maigre rôti  
Qu'à ces jours solennels qu'on nomme jours de fêtes.  
Un enfant d'Apollon a des goûts plus honnêtes :  
Gardez-vous d'imiter cet auteur campagnard  
Chez un nouveau crésus invité par hasard,  
Qui parmi ces trésors qu'un art divin apprête  
Ne trouvait rien de bon et détournait la tête.  
Que dis-je ? Environné de mets délicieux,  
Qui flattaient l'odorat, qui séduisaient les yeux,  
Il regrettait, tout haut sa rustique cuisine,  
Son vin du cabaret et sa chère mesquine,  
Et du malin convive excitant le brocard,  
Demandait qu'on lui fit une omelette au lard.  
Choisissez vos morceaux. D'un appétit vulgaire  
Modérez la fureur pour mieux la satisfaire.  
Allons, préparez-vous. J'aperçois les laquais  
Chargés de mets nouveaux, succombant sous le faix.  
Mais que vois-je, bon Dieu ! Vous diriez que la  
terre,  
Des plaisirs de Mondor esclave tributaire,  
Pour réveiller les sens de ce nouveau Broussin,  
A doublé les trésors qui naissent dans son sein.  
Quelle profusion ! Mais ses goûts exotiques  
Dédaignent ce qui plaît à nos palais rustiques :

Pour se le procurer, il faut trop peu de soin ;  
Rien ne lui semble bon, que ce qui vient de loin,  
Et sa table, admirant sa parure étrangère,  
Se couvre des présents d'un nouvel hémisphère.  
Et vain la politique, habile en ses ressorts,  
D'une chaîne d'airain veut enceindre nos ports ;  
L'intérêt se les ouvre, et, traversant les ondes,  
Rapporte chez Mondor les produits des deux  
mondes.

Ah ! Que fais-je, insensé ? par un vers importun  
J'irrite l'appétit de quelqu'auteur à jeun.

Olympis, au teint blême, à la gueule affamée,  
Du haut d'un galetas hume cette fumée,  
Dont l'agréable odeur, parfumant le quartier,  
Monte, et va le trouver au fond de son grenier.  
De ces mets inconnus la saveur nourrissante  
Semble avoir ranimé sa verve languissante.  
Il invoque sa muse ; il prend un *Richelet* :  
Ses traits sont altérés ; son délire est complet.  
Sur une chaise usée il trépigne, il s'agite ;  
On dirait qu'Apollon et le presse et l'irrite :  
Telle sur son trépied, pleine d'un saint transport,  
Une vieille Sybille interroge le sort.  
Il compose... messieurs, craignons de le distraire,  
Mais plaignons ses lecteurs et surtout son libraire.  
Quel bruit vient me frapper ? Entendez-vous sa voix  
Exhaler tristement ces plaintes sur les toits?

« Quoi ! Cet obscur Mondor, Turcaret méprisable,



Savourant sous mes yeux les douceurs de sa table,  
Tranquille, jouissant de son heureux destin,  
Sans-cesse irritera mes désirs et ma faim !  
Et moi, fils d'Apollon, moi qui, sur le Parnasse,  
Suis l'égal de Delille et marche auprès d'Horace,  
Moi, dont la verve heureuse, et qui ne peut tarir,  
Embellit le papier qu'elle fait renchérir ;  
Pour prix de tant de vers, pour tant de renommée !  
Je vivrai tristement de gloire et de fumée !  
J'irai dans l'ancre obscur d'un sale gargotier  
Prendre un maigre dîner, qu'encore il faut payer !  
Dois-je donc le souffrir? Non... Par cet Athénée  
Ou, douze fois par an, ma tête couronnée  
Au-dessus du public s'élève avec orgueil ;  
Par l'Institut enfin qui me tend un fauteuil,  
Je jure que, bravant la fortune contraire,  
Je cesse dès ce jour un jeûne trop austère.  
Qu'à sa table Mondor se préparé à me voir ;  
Sans crainte, à ses côtés, je vais, je vais m'asseoir ;  
Et dévorant ces mets dont l'odeur m'importune,  
J'aiderai ce traitant à manger sa fortune ».  
Il dit, et revêtu d'un habit tout poudreux-,  
Que les vers acharnés se disputent entr'eux,  
Aussi prompt que l'éclair ; il traverse la rue ;  
La porte de Mondor déjà s'offre à sa vue.  
Cependant l'appétit lui servant d'Apollon,  
Il a, chemin faisant, de son Amphitryon,  
Dans un sonnet pompeux improvisé l'éloge.  
Il frappe... Le portier, qui ronfle dans sa loge,  
Se réveille en sursaut et tire le cordon.

Le poète s'élançait... — Arrêtez ! Votre nom ?  
— Olympis ; ... un avis d'une importance extrême  
Exige qu'à Mondor je parle à l'instant même.  
Il y va de ses jours. — Montez ; c'est au premier ;  
L'on vous introduira. Le vigilant portier  
A ces mots se rendort ; mais sa femme indiscrete  
Par un coup de sifflet annonce le poète.  
Malheureux Olympis ! Tu pâlis de frayeur.  
Ce fatal instrument a déchiré ton cœur ;  
O triste souvenir ! Tu crois que le parterre,  
Qui toujours à tes vœux s'est montré si contraire,  
Au son de ses sifflets te poursuit en ces lieux !  
Mais un nuage obscur déjà couvre ses yeux ;  
Il chancelle ; bientôt ses membres s'engourdissent,  
Sa force l'abandonne, et ses genoux fléchissent ;  
Au pied de l'escalier, sans chaleur et sans voix,  
Il tombe... Il tombe, hélas ! Pour la dernière fois.

Plaignons son sort ; mais vous que le ciel secourable  
Veut bien initier aux douceurs de la table,  
Prolongez par vos soins un plaisir incertain ;  
Je vous le dis encor ; songez au lendemain.  
De tous les animaux que l'appétit irrite,  
Les auteurs, on le sait, digèrent le plus vite.  
Quoi ! Dans leur estomac le ciel a-t-il donc mis  
Cette active chaleur qui manque à leurs écrits ?  
Ou d'un pylore étroit indulgente nature  
A-t-elle pour eux seuls élargi l'ouverture ?  
Je l'ignore. Buffon, qui n'était pas un sot,  
Dans ses savants écrits n'en a pas dit un mot.

*L'art de dîner en ville, à l'usage des gens de lettres*

Qui pourrait à nos yeux dévoiler ce mystère?  
Lacepède lui seul... mais il a mieux à faire.  
Gardons-nous de traiter un si grave sujet,  
Nous connaissons le mal ; prévenons-en l'effet.

### **CHANT TROISIEME**

Ingénieux enfants des bords de la Garonne,  
Venez, que sur vos fronts je tresse une couronne.  
Votre gloire, il est vrai, remplissant l'univers,  
N'attend pas, pour briller le secours de mes vers.  
Dès longtemps vous savez, sur la scène comique,  
Faire rire aux éclats le plus mélancolique.  
Vos mensonges fameux, vos combats, vos bons  
mots,  
Et surtout vos bons tours impôt mis sur les sots  
Remplissent vingt recueils, œuvres récréatives,  
De la gaîté gasconne immortelles archives.

En quoi pourvoient mes vers accroître un tel renom ?  
Chers amis, je le sais ; mais de votre beau nom  
Puis-je ne pas orner, les pages d'un poème  
Où, pour nos écrivains, moderne Triptolème,  
J'enseigne le grand art de dîner chez autrui ?  
Jamais Gascon rie prit un verre d'eau chez lui.  
Parasites que Rome et la Grèce ont vus naître,  
Tombez à ses genoux, connaissez votre maître ;  
Et toi, poète à jeun, dont le ventre affamé  
Attend pour bien dîner, ce poème imprimé,  
Pour te mettre, bientôt au nombre, des adeptes,  
Son exemple vaudra mieux que tous mes préceptes.

A de nobles festins veux-tu te maintenir ?  
Le premier des talents est celui de mentir.  
D'un rustre, d'un faquin, encense les sottises ;  
Comme des traits d'esprit vante ses balourdises ;  
A ses fades bons mots, à ses grossiers lazzi,  
Accorde, pour lui plaire, un aimable souris.  
Dès qu'il ouvre la bouche, applaudis-le d'avance,  
Et, s'il ne parle pas, admire son silence.  
De ce manège adroit le succès est certain ;  
Mondor, se rengorgeant, t'invite pour demain.

Mais si des préjugés la voix se fait entendre,  
Au rôle de flatteur si tu crains de descendre,  
Retourne, philosophe, en ton sale grenier ;  
Avec les rats voisins partage un mets grossier,  
Et, pour le juste prix de ton noble courage,  
Mange avec dignité ton pain et ton fromage.

Tu reviens ; je poursuis mes utiles leçons.  
Tous ces vains préjugés sont de vieilles chansons ;  
D'un chimérique honneur ne fais point étalage ;  
L'honneur, tyran des sots, est le jouet du sage.

À quoi bon conserver une sottre pudeur ?  
L'usage a décidé ; tout poëte est menteur,  
Horace le premier... Sais-tu pourquoi, dans Rome,  
Mécène obtint jadis un brevet de grand homme,  
Et placé près d'Auguste, au siècle des beaux vers,  
Partageait avec lui l'encens de l'univers ?  
Pourquoi les beaux esprits, lui consacrant leurs  
veilles,  
D'un rythme adulateur chatouillaient ses oreilles,  
Célébraient ses talents, vantaient tous ses aïeux,  
Et le faisaient monter au rang des demi-dieux ?  
Sais-tu pourquoi son nom, éloge magnifique,  
Aux protecteurs des arts même aujourd'hui  
s'applique ?  
C'est que Mécène avait un fort bon cuisinier,  
Un cuisinier artiste, expert en son métier ;  
Des mets les plus friands sa table était fournie ;  
Horace bien repu s'écriait : Quel génie !  
Ce que chez lui surtout il trouvait de divin,  
Crois-moi, ce n'était pas ses aïeux, mais son vin ;  
Sans cet heureux nectar qu'à grands flots il fit boire,  
Mécène aurait perdu tous ses droits à la gloire.  
Des poètes à jeun l'es muses aux abois,  
Alors, pour le chanter n'auraient plus eu de voix ;

Plus de vers, plus d'encens ; à des tables nouvelles  
Horace eût récité ses odes immortelles.

Au-dessus de Mécène élève ce traitant  
Dont le rare mérite est en argent comptant.  
Tu peux même au besoin le proclamer Auguste,  
Et la comparaison lui paraîtra fort juste !  
Que ton esprit fertile en prose comme en vers  
Célèbre ses vertus et ses talents divers.  
Que de son nom gravé les lettres majuscules  
D'un brillant frontispice ornent tes opuscles,  
Et qu'un pompeux éloge offre à sa vanité  
L'avant-goût savoureux de l'immortalité.

Peut-être voudra-t-il enlever cette crasse  
Qui d'une croûte épaisse enveloppe sa race.  
Caresse cette idée, et, d'Hosier à la main,  
Dénature à l'instant quelque vieux parchemin.  
A ses yeux éblouis exhume avec adresse,  
Ecrits en vieux gaulois, ses titres de noblesse ;  
Et nourrissant l'orgueil d'un rustre ambitieux,  
Pour prix de ses dîners donne-lui des aïeux.  
Ils tenaient autrefois un rang considérable,  
L'un d'eux par Pharamond fut nommé connétable ;  
A la chambre des pairs ils étaient tous assis  
Auprès des Mortemars et des Montmorencis.  
Dans mille endroits divers, nos plus vieilles  
chroniques  
Racontent leurs exploits en termes magnifiques ;  
Mais, sous Philippe-Auguste, une intrigue de cour

Les forçant de quitter, ce perfide séjour,  
Ces nobles exilés, amis de la nature,  
Allèrent de leurs champs contempler la verdure,  
Et depuis, renonçant à de tristes honneurs,  
Nouveaux Cincinnatus, dégoûtés des grandeurs,  
Ils ont laissé dormir leur gloire héréditaire,  
Et, par philosophie, ont labouré la terre.

Le sot ! Il croira tout; mais, pour mieux réussir,  
Il est d'heureux instants qu'il faut savoir choisir.  
Ne vas point dès l'abord, en entrant sur la scène  
Crier à ce nigaud : Vous êtes un Mécène.  
Attends que, des buveurs menaçant la raison,  
Le pétillant Aï bouillonne en sa prison,  
Et, prompt à terminer ses folâtres conquêtes,  
Fasse, avec son bouchon, sauter toutes les têtes.  
Alors tu peux tout dire ; alors tout est souffert :  
Tel doute à l'entremets, qui croit tout au dessert.

Il est enfin venu le moment favorable  
De payer ton écot par un couplet aimable ;  
Que notre financière en soit l'unique objet :  
Où pourrais-tu trouver un plus digne sujet ?

Dirai-je par quel art tes vers sauront lui plaire ?  
Ton intérêt l'exige; il faut le satisfaire.  
De Boileau suranné dédaigne .les avis;  
Dès préceptes nouveaux, de nos jours sont suivis.  
Ne dis rien comme un autre.... Offres-tu cette rose  
Qui toujours, pour la rime, est fraîchement éclosé ?



Dans un couplet galant étale ce jargon  
Qui charme, qui ravit nos femmes du bon ton.  
« *Madame, y diras-tu, je vous rends à vous-même* ».  
Ce qui ne s'entend pas, voilà ce que l'on aime.  
Un style entortillé cause certain plaisir  
Qu'on ne définit pas, qu'on ne peut que sentir.  
Ah ! Que le naturel est une horrible chose !  
Je le hais à l'excès. Je veux que sur la rose  
Ton esprit bien tendu fasse cent calembours  
Qu'on n'entendra jamais, qu'on redira toujours,  
Qu'enfin ton nom fameux, jusqu'au rivage sombre,  
D'un célèbre marquis aille importuner l'ombre.  
O de Bièvre ! Ô mon maître ! Incomparable auteur !  
Pourquoi sur ton déclin fis-tu *le Séducteur* ?

Ainsi donc que ta plume, à l'énigme exercée,  
Ne nous laisse jamais deviner ta pensée.  
Que tes petits couplets, à force d'être obscurs,  
Deviennent le tourment des Œdipes futurs.  
S'exprimer clairement, sans recherche pénible,  
D'un esprit contrefait-est le signe infallible.

Que ne puis-je en ces-vers, pour, hâter tes progrès,  
Du style précieux t'expliquer les secrets !  
Mais il est dans ce genre un grand modèle à suivre ;  
C'est Demoustiers : ami, médite bien son livre.  
Lui seul peut remplacer ces auteurs trop vantés,  
Ces Grecs et ces Latins à tous propos cités,  
Qui, dans leurs froids écrits qu'a dictés la nature,  
Ne nous mettent jamais l'esprit à la torture,

Et n'ont reçu du ciel, avare en ses présents,  
Qu'un sublime génie et beaucoup de bon sens.  
Que Demoustiers soit donc ta lecture ordinaire ;  
*C'est avoir profilé que de savoir s'y plaire.*  
Son talent cependant commençait à faiblir,  
Parfois au naturel il semblait revenir.  
Il n'est plus, et la mort à propos vint le prendre ;  
Car ses lecteurs surpris commençaient à l'entendre.

Mais si, comme ton cœur, ton esprit simple et pur  
N'ose encore aspirer à l'honneur d'être obscur ;  
Dégouté des rébus que tout Paris admire,  
Si, pour être compris, tu crois qu'il faille écrire,  
Il est des lieux communs, et cependant fort beaux,  
Qui, depuis deux mille ans, semblent toujours  
nouveaux ;  
*Le Trésor des Boudoirs et l'Almanach des Grâces,*  
Vingt autres almanachs qui marchent sur leurs  
traces,  
A ta muse novice offrent des vers heureux  
Dont tu peux enrichir tes couplets amoureux.  
Dans ces recueils où l'art embellit toute chose,  
Chaque objet s'applaudit de sa métamorphose.  
Le plus hideux visage et le plus rebutant  
S'y transforme soudain en un astre éclatant.  
Un poète, oubliant qu'elle est borgne et boiteuse,  
Sous le nom de Philis chante sa ravaudeuse ;  
Ses yeux vifs et perçants lancent des traits  
vainqueurs  
Qui commandent l'amour et captivent les cœurs.

Séduisante sans art, et belle sans parure,  
Elle a de Vénus même emprunté la ceinture.  
Aux chaleurs de l'été, sous un soleil brillant  
Va-t-elle pour cinq sols, dans un bain dégoûtant,  
Laver un corps crasseux et des appas immondes,  
C'est encore Vénus sortant du sein des ondes.  
Mais quoi ! De mes leçons je te vois révolté !  
Diviniser des sols outrage ta fierté.  
Je n'ajoute qu'un mot ; mais ce mot en vaut mille :  
Flatter est le seul art d'aller dîner eh ville.  
Hé ! N'avons-nous pas vu des poètes penseurs,  
De ma triste patrie ardents réformateurs,  
De ces grands qu'ils trouvaient si vains, si  
méprisables,  
Philosophes gourmands, environner les tables ?  
Aux abus du pouvoir ils voulaient mettre un frein ;  
La dignité de l'homme était leur seul refrain.  
Cependant, à l'affût des meilleures cuisines,  
Ils savaient adoucir leurs farouches doctrines,  
Et pour de bons dîners vendant leur Apollon,  
Ils dénigraient les rois, mais ils chantaient Beaujon.

Marche donc sur leurs pas... Dans ce métier facile,  
Le plus sot est souvent un homme fort habile :  
La plus fade louange est toujours de saison.

Déjà je vois en toi l'ami de la maison :  
Mais rendons ta victoire encor plus assurée ;  
Les maîtres sont à nous ; conquérons la livrée.

## CHANT QUATRIEME

Par d'insolents laquais, au regard effronté,  
L'honnête parasite est souvent insulté.  
On dirait que le ciel tout exprès les fit naître  
Pour tourmenter les gens qui dînent chez leur  
maître ;  
Mais surtout d'un auteur la mine leur déplaît.  
Chaque morceau qu'il mange est un vol qu'il leur fait  
:  
Aussi cette canaille à l'envi le brocarde ;  
Frontin, d'un air moqueur, en passant, le regarde;

Les autres de le voir paraissent étonnés ;  
Jusqu'au petit jokei qui vient lui rire au nez ;  
Enfin le chien griffon, instruit par leur malice  
Aboie à son approche et le mord à la cuisse.  
Vainement sous les yeux d'un maître respecté,  
Tu te crois à l'abri de leur malignité :  
Ce valet, à ton air, qui te juge poète,  
D'un ris mal étouffé pouffe sous sa serviette;  
Servir un pauvre auteur révolte sa fierté ;  
Il insulte tout bas à la voracité.  
Demandes-tu d'un plat ? Il fait la sourde oreille,  
En place de gigot t'apporte de l'oseille ;  
Ou bien, lorsqu'un morceau, non sans peine obtenu,  
Flatte ton appétit trop longtemps retenu,  
Ecartant avec art ton avide fourchette  
Le traître l'escamote en te changeant d'assiette :  
Etrangles-tu de soif ? Il te donne du pain ;  
C'est du pain qu'il te faut, il te verse du vin.  
Heureux, si quelquefois, pour combler ta détresse,  
Le drôle, adroitement feignant la maladresse,  
Sur ton unique habit, passeport chez les sots  
D'un jus gras et brûlant n'épanche pas les flots.  
Étouffe, quoi qu'il fasse, une rage impuissante ;  
Ménage des valets la race malfaisante ;  
Il faut songer à tout : qui sait si, quelque jour,  
Ce laquais devenu maître et riche à son tour,  
De l'hôtel de Mondor faisant même l'empiète,  
Ne voudra pas encor hériter du poète,  
Et, pour prix d'un affront patiemment souffert,  
Ne viendra pas t'offrir à sa table un couvert ?

Digère, en attendant, ses gentilles malices ;  
Fais plus : avec douceur offre-lui tes services.  
Il ne sait pas écrire : à l'instant que ta main  
Trace sous sa dictée une épître à Germain,  
Un poulet à Nérine, un état des empiètes,  
Qu'avec un fort grand gain pour son maître il a  
faites ;  
Pour Marton, s'il le faut, fais-lui quelques couplets.  
Je te l'ai déjà dit : ménage les valets.  
Il en est un surtout qui, par son ministère,  
Peut être à tes desseins favorable ou contraire.  
C'est, celui qui, gardant le seuil de la maison,  
Attentif au marteau, tient en main le cordon,  
Voit quiconque entre ou sort, en passant l'interroge,  
Et pour les visitants tient registre en sa loge.  
Ah ! Crains de lui déplaire ; il te dirait toujours :  
« Ils sont à la campagne allés passer deux jours ;  
Ou bien : ils sont en ville, ou l'on n'est pas visible ».  
Gagne donc de l'hôtel ce cerbère inflexible :  
Ses enfants sont hideux, sales et contrefaits ;  
Vante leur propreté, leur bon air, leur teint frais ;  
Badine avec son chien ; sur le dos de sa chatte  
Passe de temps en temps une main délicate,  
Pour sa femme surtout de respect sois pétri :  
Elle règne à la porte et mène son mari.  
Elle est vaine, méchante et communicative ;  
Qu'en apparence au moins son babil te captive ;  
Écoute sans ennui ses éternels caquets  
Sur elle et son époux, le frotteur, les laquais ;  
Sur monsieur, sur madame et sùr leur demoiselle,

Sur l'ancienne soubrette ou bien sur la nouvelle,  
Sur les voisins enfin. La loge d'un portier  
Est le vrai tribunal où se juge un quartier.

Mais, plus puissant encore, un autre personnage  
Demande les respects, a droit à ton hommage :  
C'est Marton ; la livrée obéit à sa voix :  
Souvent le maître même est soumis à ses lois.  
De tes soins délicats qu'elle soit la conquête ;  
Adresse-lui tes vœux.... Tu détournes la tête !  
Insensé ! De Marton tu dédaignes le cœur !  
Tant d'orgueil entre-t-il dans l'âme d'un auteur,  
Et d'un auteur à jeun qui veut dîner en ville ?  
Vraiment il te sied bien d'être aussi difficile !  
Moins altier, mais plus sage, un poète<sup>9</sup> autrefois  
Issu du même sang que celui de nos rois,  
Oubliant à propos son auguste lignage,  
Par un utile hymen payait son blanchissage ;  
Et toi, tu rougirais de faire un doigt de cour....  
Ah ! Qu'au moins l'appétit te donne de l'amour.  
Tu ne connais donc pas l'important ministère  
Que Marton sait remplir dans l'ombre du mystère  
Soubrette n'eut jamais d'aussi rares talents,  
C'est elle qui remet les poulets aux galants ;  
Et, leur ouvrant le soir une porte secrète,  
Leur fait voir sa maîtresse ailleurs qu'à sa toilette.

Enfin, goûtant le fruit de mes sages avis  
Tous les jours chez Mondor je vois ton couvert mis :  
Tu règues en ces lieux ; sa table est ton empire.

Présent, il te caressé : absent, il te désire.  
Admirant ton esprit, sa femme ; chaque soir,  
Pour te lire ses vers, t'appelle en son boudoir ;  
Te soumet ses romans, effroi de son libraire,  
Et même avec bonté te permet de les faire ;  
Tout change : le jokey, moins vif et moins bouffon,  
Daigne par fois répondre à ton salut profond ;  
D'un regard dédaigneux, l'antichambre en silence  
Moins prodigue d'affronts, adoucit l'insolence.  
Tu parais : aussitôt l'on t'annonce ; et Frontin,  
Ce superbe laquais, si fier et si hautain,  
Devenu tout à coup facile et débonnaire,  
S'abaisse jusqu'à toi, te permet de lui plaire.

La maison tout entière est prise en tes filets ;  
Ta souplesse a conquis le maître et les valets.  
Mais, quand on croit toucher au faîte de sa roue,  
De notre illusion la fortune se joue.

Elle a frappé Mondor d'un coup inattendu :  
Ses projets sont détruits ; son crédit est perdu.  
Que dois-tu faire alors ? Rester ? Prendre la fuite ?  
Dans le récit suivant tu liras ta conduite.

Naguère dans Paris le traitant Floridor,  
Dont tant de créanciers se souviennent encor,  
Avait, en s'amusant, soit bonheur, soit adresse,  
Gagné des millions à la hausse, à la baisse.  
De ce profit honteux il usait noblement,  
Mangeait comme un glouton et pensait sobrement.



Cet heureux financier, enfant de la nature,  
Était fort étranger à la littérature ;  
Il violait la langue en tous ses plats discours,  
Et dans nos bons journaux ne lisait que le *cours* ;  
Mais, la bourse fermée il ne savait que faire ;  
A sa table, du moins il voulait se distraire,  
Et, pour chasser l'ennui qui galope les sots,  
A nos mauvais auteurs servait de bons morceaux.  
Il invitait, sans choix, ce fretin du Parnasse,  
Qui, pour un bon dîner, offre une dédicace,  
Ces écrivains féconds que l'on n'a jamais lus,  
Ces enfants d'Apollon à leur père inconnus.  
A leur tête, Damon, gourmand insatiable,  
Tenait chez Floridor un rang fort honorable ;  
Il avait, le premier, dans des couplets charmants  
Chanté l'amphitryon, sa femme et ses enfants,  
Son immense crédit, ses talents en finance,  
Et de tous ses calculs l'heureuse prévoyance ;  
Même, le vin aidant, une fois au dessert,  
Il l'appela tout bas successeur de Colbert.

Aussi, dès qu'il avait déplié sa serviette,  
Les mets les plus exquis assiégeaient son assiette  
On lui gardait toujours ce morceau du gigot  
Qu'en un savant journal a célébré Grimod,  
Ce morceau qu'un gourmand d'un œil avide observe.  
Que l'adroit D\*\*\* avec soin se réserve,  
Ce morceau savoureux, si cher aux amateurs,  
Mais que ne connaît pas le peuple des mangeurs.

Le Champagne pour lui recommençait sa ronde  
Et Bordeaux l'abreuvait de sa liqueur féconde.

Hélas ! Ces jours heureux, et trop tôt éclipsés,  
Par des jours de douleur se virent remplacés.  
A peine sur la place un sinistre murmure  
Eut-il de Floridor flétri la signature,  
Et du fatal bilan lugubre avant-coureur,  
Aux pâles créanciers annoncé leur malheur,  
Que l'on vit à l'instant les muses mercenaires  
En foule se presser aux tables étrangères,  
Et fidèles à l'or, mais non pas à l'honneur,  
A de nouveaux traitants se vendre sans pudeur.  
Tels ces oiseaux frileux, sitôt que la nature  
Par de tristes apprêts annonce la froidure,  
S'assemblent à la hâte, et, fuyant nos frimas,  
Passent par escadrons en de plus doux climats ;  
Tels on vit nos auteurs, parasites volages,  
Fuir et porter ailleurs leurs vers et leurs hommages.  
Où courez-vous ? De grâce, arrêtez, imprudents !  
Observez la cuisine et ses fourneaux ardents :  
De votre amphitryon le sort est déplorable ;  
Mais a-t-il annoncé qu'il réformait sa table ?

Damon n'imite pas ces faux amis du jour,  
Qu'un désastre subit éloigne sans retour.  
Fidèle à ses devoirs, à l'amitié fidèle,  
Des Pylades futurs il sera le modèle.

« Ne quittons pas, dit-il, un ami malheureux.

L'infortune a des droits sur un cœur généreux.  
Moi seul adoucirai ses peines, ses alarmes ;  
Aux larmes qu'il répand je mêlerai mes larmes,  
Les pleurs que l'on confond paraissent moins amers ;  
J'ai joui de ses biens : partageons ses revers.  
Fuyez, amis trompeurs; allez, troupe importune,  
D'un traitant plus heureux adorer la fortune.  
L'intérêt vous prescrit cette infidélité ;  
Moi, je suis le conseil que l'honneur m'a dicté,  
Et tant que Floridor conservera sa table,  
Il verra qu'il lui reste un ami véritable,  
Un de ces amis sûrs, si rares aujourd'hui :  
Oui, jusqu'au dernier jour, je dînerai chez lui ».  
Fidèle à ce serment, Damon eut le courage  
D'y manger plus souvent, d'y manger davantage.  
On vanta son bon cœur, sa sensibilité ;  
Le trait était nouveau ; partout il fut cité.  
Il devint le sujet d'un drame sans malice  
Qui balança deux jours le succès de Jocrisse ;  
Deux jours entiers la pièce attira tout Paris,  
Et même les banquiers en furent attendris.  
Du sensible Damon l'âme compatissante  
Se livra tout entière à l'amitié souffrante ;  
Le matin il volait chez, son cher Floridor,  
Et le soir, à souper, on l'y trouvait encor.  
Tendre consolateur, convive inébranlable  
Il partagea toujours ses malheurs et sa table.

Mais quand des créanciers l'insolente clameur,  
Jusques sur la cuisine étendant sa fureur,

De vingt fourneaux brûlants vint éteindre la flamme  
« Ah ! Ce dernier malheur doit accabler mon âme  
Fuyons, dit-il, fuyons ; mes soins sont superflus  
Comment vivre en ces lieux puisqu'on n'y dîne  
plus ? »

Il dit, et décampa.... Banquiers, gens de finance,  
Courtiers et cordons bleus de la banque de France,  
Chacun voulut l'avoir.... Mais par l'honneur guidé  
Il soutint constamment son noble procédé.  
Toujours de Floridor il vantait le mérite ;  
Soupirant, l'œil humide, excusait sa faillite.  
Contre ses faux amis il s'indignait encor ;  
Sans cesse il l'appelait: ce pauvre Floridor ;  
Et, par un de ces traits qu'un cœur sensible inspire,  
Une fois à sa porte il vint se faire écrire.

C'est ainsi que ma muse égayait ses loisirs,  
Lorsque deux Champenois<sup>10</sup>, consultant nos plaisirs,  
Démentaient leur pays par des Lettres aimables,  
Des drames couronnés, critiques équitables,  
Ils condamnaient le plan, le sujet et les vers,  
Et jugeant l'Institut qui juge de travers,  
Des poètes assis sur leur char de victoire  
Déchiraient le laurier, et flétrissaient la gloire.  
Quelle audace !... Pour moi, je crus, tant j'avais peur,  
Que les Dieux irrités, signalant leur fureur,  
Vengeraient cette injure, et qu'armés de leur foudre  
Ils réduiraient soudain les Champenois en poudre.

Mais, non ; nous avons vu triompher le bon goût ;

Ainsi que l'Institut, la Champagne est debout.  
Je l'avoue : elle attaque un tribunal auguste ;  
Mais que faire, Messieurs ? Si la critique est juste,  
Et si, sachant unir la grâce à la raison,  
Nos Champenois du ciel ont reçu l'heureux don  
D'amuser, de convaincre et de plaire et d'instruire,  
Le parti le plus sage est celui de les lire.

**FIN**

## NOTES DE L'AUTEUR

---

### 1

*O Montmaur ! Ô mon maître !*

Illustre parasite que son esprit, ses bons mois et son appétit ont immortalisé. Sallengre a publié des Mémoires sur ce grand homme. En les lisant, on croit lire une des vies de Plutarque.

Il fit d'abord le métier de charlatan à Avignon, où il gagna beaucoup d'argent ; mais un ordre du magistrat l'ayant fait sortir de cette ville, il vint à Paris, s'appliqua au droit et se fit recevoir avocat. Enfin en 1623 Jérôme Goulu, professeur de langue grecque au Collège-Royal lui vendit sa chaire. Montmaur avait infiniment d'esprit, et même d'érudition ; il avait lu tous les bons auteurs de l'antiquité ; et, aide d'une prodigieuse mémoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faisait des applications très-heureuses des traits les plus remarquables. Il est vrai que c'était presque toujours avec malignité, ce qui excita contre lui la fureur de tous ceux qui furent l'objet de ses plaisanteries. Il logeait dans un donjon du collège de Boncourt, dans l'endroit le plus élevé de Paris, afin, disaient ses ennemis, de mieux découvrir la fumée des meilleures cuisines. Comme il recevait souvent deux ou trois invitations pour le même jour, craignant d'en

manquer une seule, il fut obligé d'acheter un cheval, qui était toujours nourri aux frais de ceux qui invitaient son maître.

Admis cher toutes les personnes de qualité, Montmaur les amusait par ses ingénieuses reparties. Aussi disait-il souvent : *Qu'on me fournisse les viandes, je fournirai le sel*. Il le répandait à pleines mains aux tables où il se trouvait, mais c'était surtout aux mauvais poètes qu'il en voulait. Un jour, chez M. de Mesmes un rimeur détestable vantait beaucoup des vers qu'il avait composés en l'honneur d'un lapin. *Ce lapin-la n'est pas de garenne* ; lui cria brusquement Montmaur, *servez-en d'un autre*. Il dînait chez M. le chancelier Seguier ; en desservant, on laissa tomber du bouillon sur lui ; il dit, en regardant le chancelier qu'il soupçonnait être l'auteur de cette plaisanterie : *Summum jus, summa injuria*. Jeu de mots fort ingénieux pour ceux qui entendent le latin. Un domestique s'amusant à lui retirer son assiette, sans lui laisser le temps de manger une aile de poulet qu'on venait de lui servir, il lui donna sur la main un coup du manche de son couteau, en lui disant : *Apprenez à lire, mon ami, et ne prenez pas les ailes (L) pour des os (O)*. »

Les convives bavards lui étaient insupportables. Etant un jour à table avec plusieurs personnes qui parlaient fort haut, et ne s'arrêtaient jamais : *Eh ! Messieurs*, leur dit-il, *un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange*.

Quelqu'un ayant dit que les médecins grecs soutenaient qu'il fallait dîner légèrement, mais manger davantage à souper ; et que les Arabes, au contraire, croyaient qu'il fallait faire on léger souper, mais un bon dîner. *Eh bien !* dit Montmaur, *je dînerai avec les Arabes, et je souperai avec les Grecs.* Un avocat, fils d'un huissier, résolut de le mortifier, en dînant chez le président de Mesmes. Il convint avec d'autres convives de ne point le laisser parler : ils devaient se relever les uns les autres, et dès que l'un aurait achevé de parler, un autre devait prendre la parole. Montmaur arrive ; l'Avocat crie : *Guerre ! Guerre — Monsieur,* lui dit notre professeur, *vous dégénérez, car votre père a crié toute sa vie : Paix-là, paix-là !* L'avocat fut si déconcerté qu'il ne put dire un mot de tout le dîner. On pourrait faire un joli recueil intitulé : *Montmauriana.* On mettrait en tête un abrégé de la vie de cet homme vraiment illustre, et ce petit volume serait le bréviaire de tous les auteurs qui vont dîner en ville.

## 2

*Toi qui fis d'Alembert et d'autres bons ouvrages  
Bienfaisante Tencin.*

D'Alembert était fils de madame de Tencin et du chevalier Destouches ; il fut exposé sur les marches



de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et recueilli par une pauvre vitrière, qui lui donna tous les soins d'une mère tendre. Ou rapporte que madame de Tencin, lorsque les talents de ce fils commencèrent à jeter quelqu'éclat, voulut se faire connaître à lui, et que le jeune géomètre, peu sensible à cette marque tardive et équivoque d'amour maternel t répondit : *Je ne connais qu'une mère, c'est la vitrière.* « J'aime à croire, dit M. Auger, auteur d'une excellente Notice sur madame de Tencin, j'aime à croire que, dans cette occasion, son cœur se reprocha bien vivement d'avoir sacrifié le plus doux et le plus naturel des devoirs au soin d'une réputation qu'elle avait déjà fortement compromise ».

Sa maison était le rendez-vous des savants et des gens de lettres. Fontenelle et Montesquieu étaient les personnages les plus assidus de sa société. « On ne pouvait, dit Duclos, avoir plus d'esprit, et elle avait toujours celui de la personne à qui elle avait affaire ». Douée de beaucoup de finesse et de vivacité, entourée continuellement d'hommes aimables et spirituels, il n'était pas possible qu'il ne lui échappât, soit des mots piquants, soit de ces traits d'observation ou de sentiment qu'on rencontre si souvent dans ses ouvrages. *Les gens d'esprit, disait-elle, font beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.* Elle disait un jour à Fontenelle, en lui posant la main sur le cœur : *Ce n'est pas un cœur*

*que vous avez la, mon cher Fontenelle ; c'est de la cervelle comme dans la tête.* Le philosophe se reconnut dans ce mot, et ne s'en formalisa pas.

### 3

Madame de Tencin donnait pour étrennes aux hommes de lettres admis chez elle, deux aunes de velours ils s'en faisaient faire des culottes. C'est à propos de ces deux aunes de velours, que le respectable M. de Landine s'écrie avec une véhémence philosophique : « Hommes de lettres, vous êtes bien plus respectables sous le vêtement simple et modeste qui vous couvre, que sous le velours fastueux. Laissez aux riches ces décorations et ces vains attributs de la puissance ». Cette apostrophe est fort belle, sans doute; mais le philosophe fait semblant d'ignorer que le velours est plus chaud que le vêtement simple et modeste qui nous couvre. J'ai vu encore dans ma jeunesse beaucoup de ces culottes de velours, et, en mon âme et conscience, ceux qui les portaient ne me paraissaient pas revêtus des attributs de la puissance. On n'en rencontre plus aujourd'hui, parce que, sans doute, elles auront disparu le jour où toutes les culottes furent proscrites en France.

*Dans des temps plus heureux on trouvait à Paris.*

Madame de Lambert donnait à dîner aux gens de lettres tous les mardis. Ces mardis sont devenus célèbres par les lettres de Lamotte et de Madame la duchesse du Maine. Lamotte avait écrit à cette princesse, au nom du mardi; la duchesse du Maine lui répondit :

« O mardi respectable ! Mardi imposant ! Mardi plus redoutable pour moi que tous les autres jours de la semaine ! Mardi qui avez servi tant de fois au triomphe des Fontenelle, des Lamotte, des Mairan, des Montgault ! Mardi auquel est introduit l'aimable abbé de Bragelonne, et, pour dire encore plus, mardi où préside Madame de Lambert ! Je reçois avec une extrême reconnaissance la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire ; vous changez ma crainte en amour, et je vous trouve pins aimable que tous les mardis gras les plus charmants ; mais il me manque encore quelque chose, c'est d'être reçue à votre auguste sénat. Vous voulez m'en exclure en qualité de princesse ; mais ne pourrais-je pas y être admise en qualité de bergère ? Ce serait alors que je pourrais dire que le mardi est le plus beau jour de ma vie. »  
Lamotte répondit :

« En vérité, Madame, vos exclamations font trop d'honneur au mardi. Connaissez mieux ce mardi ;

mais ne me décelez pas ; si je le trahis, songez que je ne le trahis que pour vous. Ainsi, jusqu'aux autels. Pour commencer par Madame de Lambert qui nous préside, apprenez qu'elle ne pense pas comme la plupart du monde ; qu'elle traite de frivole ce qui est établi comme important, et qu'elle regarde souvent comme important ce que beaucoup de braves gens traitent de frivole... A l'égard de M. de Fontenelle, vous ne serez pas étonnée de l'entendre traiter d'extraordinaire : c'est un homme qui a mis le goût en principe, et qui en conséquence demeurera froid où les Athéniens étouffaient de rire, et où les Romains se récriaient d'admiration... Il faut trancher le mot sur M. Mairan ! C'est une exactitude, une précision tyrannique qui ne vous fait pas grâce de la moindre inconséquence... L'abbé Montgault est tout plein de mauvais principes ; il nous a soutenu cent fois que les femmes n'étaient faites que pour aimer et pour plaire... Vous voyez bien, Madame, qu'il n'y a que moi qui vaille quelque chose. »

Outre le mardi, Madame de Lambert avait encore un *mercredi*, où venaient quelques autres gens de lettres, mais moins célèbres. Un jour, les convives du *mardi* n'ayant pas été de l'avis de leur présidente sur une question qu'on agitait, elle feignit d'en être piquée, et dit qu'elle ne se tenait pas pour battue, et qu'elle porterait la question à son *mercredi*, qui, ajouta-t-elle, valait mieux que son *mardi*. On ne fit que sourire de cette préférence, et personne n'en fut

blessé. *Mais, Madame*, dit avec finesse M. de Mairan, *oseriez-vous bien dire à votre mercredi qu'il ne vaut pas votre mardi ?* »

Après la mort de Madame de Lambert, les convives se réunirent chez Madame de Tencin, et ce fut chez cette dernière que Marmontel les rencontra. « Il y avait-là, dit-il, trop d'esprit pour moi. Je m'aperçus qu'on y arrivait préparé à jouer son rôle, et que l'envie d'entrer en scène n'y laissait pas toujours à la conversation la liberté de suivre son cours facile et naturel. C'était à qui saisisrait le plus vite, et comme à la volée, le moment de placer son mot, son conte, son anecdote, sa maxime ou son trait léger et piquant ; et pour amener l'à-propos, on le tirait quelquefois d'un peu loin. Dans Marivaux, l'impatience de faire preuve de finesse et de sagacité perçait visiblement. Montesquieu, avec plus de calme, attendait que la balle vînt à lui, mais il l'attendait. Mairan guettait l'occasion. Astruc ne daignait pas l'attendre. Fontenelle seul la laissait venir sans la chercher ».

Vous n'aimez pas, dit madame de Tencin à Marmontel, ces assemblées de beaux-esprits ; leur présence vous intimide : eh bien ! Venez causer avec moi dans ma solitude.

C'est dans cette solitude que madame de Tencin lui donna des conseils si importants, que je me crois obligé de les transcrire ici. Ils intéressent tous les hommes de lettres.

« Malheur, lui dit-elle, à qui attend tout de sa plume. Rien de plus casuel. L'homme qui fait des souliers est sûr de son salaire. L'homme qui fait un livre ou une tragédie, n'est jamais sûr de rien.

Faites-vous plutôt des amies que des amis ; car au moyen des femmes, on fait tout ce qu'on veut des hommes. Et puis ils sont, les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels, pour ne pas négliger les autres ; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche ; demain, à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez y rêvant, cherchant dans sa tête le moyen de vous y servir. Mais de celle que vous croirez pouvoir vous être utile, gardez-vous bien d'être autre chose que l'ami ; car, entre amants, dès qu'il survient des nuages, des brouilleries, des ruptures, tout est perdu. Soyez donc auprès d'elle assidu, complaisant, galant même, si vous voulez, mais rien de plus, entendez-vous ? »

Ces conseils sont d'autant plus précieux, qu'ils sortent de la bouche d'une femme vieillie dans l'intrigue.

## 5

*Geoffrin les accueillait...*

Du vivant de madame de Tencin, madame Geoffrin allait souvent la voir. La vieille rusée pénétrait si

bien le motif de ses visites, qu'elle disait à ses convives : *Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici ? Elle vient voir ce quelle pourra recueillir de mon inventaire.* En effet, à sa mort, dit Marmontel, une partie de sa société passa dans la société nouvelle. Mais celle-ci ne se borna pas à cette petite colonie ; assez riche pour faire de sa maison le rendez-vous des lettres et des arts, et voyant que c'était pour elle un moyen de se donner dans sa vieillesse une amusante société et une existence honorable, madame Geoffrin avait fondé chez elle deux dîners : l'un, le lundi, pour les artistes, l'autre, le mercredi, pour les gens de lettres. C'était un caractère singulier que le sien, et difficile à saisir et à peindre, parce qu'il était tout en demi-teintes, en demi-nuances ; bien décidé pourtant, mais sans aucun de ces traits marquants par où le naturel se distingue et se définit. Elle était bonne, mais peu sensible ; bienfaisante, mais sans aucun des charmes de la bienveillance ; impatiente de secourir les malheureux, mais sans les voir, de peur d'en être émue ; sûre et fidèle amie et même officieuse, mais timide, inquiète en servant ses amis, dans la crainte de compromettre ou son crédit ou son repos. Elle était simple dans ses goûts, dans ses vêtements, dans ses meubles, mais recherchée dans sa simplicité, ayant jusqu'au raffinement les délicatesses du luxe, mais rien de son éclat ni de ses vanités ; modeste dans son maintien,

dans ses manières, mais avec un fond de fierté et même un peu de vaine gloire.

Pour être bien avec le ciel, sans être mal avec son monde, elle s'était fait une espèce de dévotion clandestine ; elle allait à la messe comme on va en bonne fortune. Elle avait un appartement dans un couvent de religieuses et une tribune à l'église des capucins, avec autant de mystère que les femmes galantes de ce temps là avaient des petites maisons.

Elle écrivait purement, simplement et d'un style clair et concis, mais en femme qui avait été mal élevée et qui s'en vantait. Un abbé italien étant venu lui offrir la dédicace d'une grammaire italienne et Française : *A moi, monsieur*, lui dit-elle, *la dédicace d'une grammaire ! A moi qui ne sais pas seulement l'orthographe !* C'était la pure vérité. Son vrai talent était celui de bien conter ; elle y excellait, et volontiers elle en faisait usage pour égayer la table, mais sans apprêts, sans art et sans prétention, seulement pour donner l'exemple ; car des moyens qu'elle avait de rendre sa société agréable, elle n'en négligeait aucun.

## 6

*Qui voulut réunir les bêtes de Tencin.*

Madame de Tencin appelait ses bêtes les gens de lettres de sa société. Un jour elle invita un grand



seigneur à dîner avec sa ménagerie. C'était une plaisanterie, une contre-vérité obligeante. On sent bien que le nom de bête donné, à Fontenelle n'était qu'une manière un peu moins commune de l'appeler un homme d'esprit.

7

*Une autre déité, la tendre Lespinasse.*

« À propos de grâces, dit Marmontel dans ses mémoires, parlons de celle qui en a voit tous les dons dans l'esprit et dans le langage, et qui était la seule femme que madame Geoffrin eût admise à son dîner des gens de lettres ; c'était l'amie de D'Alembert, mademoiselle Lespinasse, étonnant composé de bienséance, de raison, de sagesse, avec la tête la plus vive, l'âme la plus ardente, l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho. Ce feu qui circulait dans ses veines et dans ses nerfs, et qui donnait à son esprit tant d'activité, de brillant et de charme, l'a consumée avant le temps. Sa présence à nos dîners était d'un intérêt inexprimable. Continuel objet d'attention, soit qu'elle écoutât, soit qu'elle parlât elle-même (et personne ne parlait mieux) sans coquetterie, elle nous inspirait l'innocent désir de lui plaire ; sans pruderie elle faisait sentir à la liberté des propos

jusqu'où elle pouvait aller sans inquiéter la pudeur, sans effleurer la décence.

Son cercle était formé de gens si bien assortis, que lorsqu'ils étaient là, ils s'y trouvaient en harmonie comme les cordes d'un instrument monté par une habile main. En suivant la comparaison, je pourrais dire qu'elle jouait de cet instrument avec un art qui tenait du génie elle semblait savoir quel son rendait la corde qu'elle allait toucher. Je veux dire que nos esprits et nos caractères lui étaient si bien connus, que pour les mettre en jeu elle n'avait qu'un mot à dire. Et remarquez bien que les têtes qu'elle remuait à son gré n'étaient ni faibles, ni légères. Les Condillac, les Turgot étaient du nombre. D'Alembert était auprès d'elle comme un simple et docile enfant. Entre cette jeune personne et lui, l'infortune avait mis un rapport qui devait rapprocher leurs âmes : ils étaient tous les deux ce qu'on appelle enfants de l'amour...

L'âme ardente et l'imagination romantique de mademoiselle Lespinasse, lui firent concevoir le projet de sortir de la médiocrité où elle craignait de rester. Il lui parut possible que dans le nombre de ses amis, et même des plus distingués, quelqu'un fût assez épris d'elle pour vouloir l'épouser. Cette ambitieuse espérance, plus d'une fois trompée, ne la rebutait point ; elle changeait d'objet, toujours plus exaltée et si vive qu'on l'aurait prise pour l'enivrement de l'amour. Par exemple, elle fut un

temps si éperdument éprise de ce qu'elle appelait l'héroïsme et le génie de Guibert, que dans l'art militaire et le talent d'écrire elle ne voyait rien de comparable à lui. Celui-là, cependant, lui échappa comme les autres ; alors ce fut à là conquête du marquis de Mora, jeune Espagnol, d'une haute naissance, qu'elle crut pouvoir aspirer ».

8

*Vous dîniez aujourd'hui chez la Popelinière*

M. de la Popelinière n'était pas le plus riche financier de son temps, mais il en était le plus généreux. Marmontel, admis dans sa société, y rencontra les artistes les plus célèbres, Hameau, Latour, Carle-Vanloo, etc. C'était avec de tels hôtes que M. de la Popelinière aimait à se distraire de ses chagrins domestiques. Peu de maris en ont éprouvé d'aussi cuisants. « Vivons ensemble, disait-il à Marmontel, et laissez-là, croyez-moi, ce monde qui vous a séduit comme il m'avait séduit moi-même. Qu'en attendez-vous ? Des protecteurs ? Ah ! Si vous saviez comme tous ces gens-la protègent ! De la fortune ! Et n'en ai-je pas assez pour nous deux ? Je n'ai point d'enfants, et, grâce au ciel, je n'en aurai jamais. Soyez tranquille et ne nous quittons pas ; car je sens tous les jours que vous m'êtes plus nécessaire ».

Jamais, suivant Marmontel, jamais bourgeois n'a mieux vécu en prince, et les princes venaient jouir de ses plaisirs. A son théâtre, car il en avait un, on ne jouait que des comédies de sa façon, et dont les acteurs étaient pris dans sa société. Ces comédies étaient d'assez bon goût et assez bien écrites pour qu'il n'y eût pas une complaisance excessive à les applaudir. Le succès en était d'autant plus assuré, que le spectacle était toujours suivi d'un souper splendide.

9

*Moins altier, mais plus sage, un poète autrefois*

C'est Dufresny. Le Sage, dans son *Diable Boiteux*, fait allusion à ce mariage : « Je veux envoyer, dit-il, aux Petites-Maisons un vieux garçon de bonne famille, lequel n'a pas plutôt un ducat, qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse à qui il devait trente pistoles vint les lui demander, en disant qu'elle en avait besoin, pour se marier à un valet de chambre qui la recherchait. Tu as donc d'autre argent, lui dit-il ; *car où est le valet de chambre qui voudrait devenir ton mari pour trente pistoles ?* – Hé mais, répondit-elle, *j'ai encore outre cela deux cents ducats.* - *Deux-cent ducats !* répliqua-t-il avec émotion. *Peste ! Tu*

*n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse et nous voila quitte à quitte ; et la blanchisseuse est devenue sa femme."* Dufresny passait pour petit fils de Henri IV.

10

*Lorsque deux Champenois,*

Dans l'origine, nous reconnaissons qu'un seul Champenois ; mais, après de pénibles recherches, nous sommes parvenus à découvrir qu'il en existait un second. Le public, qui se contente de s'instruire et de s'amuser en lisant leurs *Lettres* mordantes, s'embarrasse fort peu de cette découverte ; mais elle sera très-utile à tous les savants qui s'occupent de l'histoire littéraire, et notamment à M. Barbier, auteur du *Dictionnaire des anonymes et pseudonymes*.

P. S. Au moment où nous écrivons cette note, un troisième Champenois se présente dans l'arène, et vient de publier, à Chalons, un supplément aux *Lettres* publiées à Paris.

**EXTRAIT  
D'UN GRAND OUVRAGE**

**Intitulé**

**BIOGRAPHIE DES AUTEURS  
MORTS DE FAIM**

Homère qu'ils appellent le prince des poètes, était, sans contredit, le roi des gueux. Il allait de ville en ville, récitant ses vers pour avoir du pain. Je sais qu'après sa mort, sept villes se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître. Cela est très-honorable sans doute ; mais n'auraient-elles pas mieux fait de se cotiser pour lui faire une petite pension pendant sa vie? Je dis petite, parce qu'Homère n'aurait pas été fort exigeant, et aurait senti qu'on ne pouvait pas lui donner autant qu'à un comédien ou a un gladiateur. Vous serez immortels; mais commencez d'abord par mourir de faim... Voilà la destinée des poètes. Il semble que de tous les genres de poésie, l'épopée soit celui qui rapporte le moins. Le Tasse se trouva

réduit à un tel état de dénuement qu'il fut obligé d'emprunter un petit écu pour vivre une semaine; il alla tout couvert de haillons , depuis Ferrare jusqu'à Sorrento , dans le royaume de Naples, pour y visiter une sœur qui y demeurait, et, si l'on en croit Voltaire, il n'en obtint aucun secours. Ce poète fait allusion à sa pauvreté dans un joli sonnet qu'il adresse à sa chatte, en la priant de lui prêter l'éclat de ses yeux :

*Non avendo candelle per iscrivere i suoi versi,  
n'ayant point de chandelle pour écrire ses vers*

— Il est vrai que le lendemain du jour où il mourut, il allait être couronné au Capitole par le pape Grégoire VIII ; mais les juifs de la Lombardie ne lui auraient pas prêté un sou sur sa couronne de laurier. Milton eut beaucoup de peine à vendre son Paradis Perdu ; enfin le libraire Thompson lui en donna dix livres sterling, en stipulant que la moitié du prix ne serait payable que dans le cas où cet ouvrage aurait une seconde édition. — Ce poëme a valu plus de cent mille écus à la famille du libraire... Au reste, si Milton vécut pauvre, ce fut de sa faute. Il avait été zélé républicain, et, à l'époque de la restauration, il crut sottement qu'il devait conserver son opinion et ses principes.

Le Camoens avait pour tout revenu une pension de vingt écus que lui faisait le roi Sébastien, à la cour duquel il était obligé de paraître tous les jours. — Le

soir, il envoyait un esclave mendier de porte en porte. Cet esclave, plus sensible que les compatriotes de ce poète illustre, l'avait suivi à son retour des Indes et ne voulut jamais l'abandonner. Le Camoens mourut, si l'on en croit quelques écrivains, dans un hôpital où ses protecteurs eurent la bonté de le faire transporter. La générosité et l'admiration de ses concitoyens éclatèrent après sa mort. On mit cette épitaphe sur son tombeau : Ci-gît Louis Camoens, le prince des poètes de son temps.

Cervantès vécut dans l'indigence. Ses premiers essais ne l'empêchèrent pas d'être valet de chambre du cardinal Acquaviva. Ses comédies, qui purent le plus grand succès, son admirable Donquichotte, ne purent le tirer de la misère. La cour, où son mérite était bien connu, ne fit rien pour lui. On rapporte que Philippe III, étant un jour sur un balcon de son palais, aperçut un étudiant qui lisait un livre avec la plus grande attention, et qui de temps en temps interrompait sa lecture, pour se frapper le front avec des signes extraordinaires de plaisir. « Ce jeune homme, dit-il, a perdu la tête, ou il lit Donquichotte. Aussitôt les courtisans coururent vers l'étudiant pour savoir quel livre il lisait, et trouvèrent que la conjecture du roi était juste. C'était sans doute un éloge bien flatteur pour Cervantes; mais il ne fut suivi d'aucun bienfait ; et celui qui en était l'objet mourut pauvre comme il avait vécu.



Arioste se plaint souvent de sa pauvreté dans ses satires. Il occupait une maison très-petite. Ses amis lui demandant pourquoi, après avoir décrit dans son Roland tant de palais somptueux, il avait bâti une maison aussi mesquine, il répondit : « Qu'il était plus facile d'assembler des mots que des pierres ».

Il fut cependant gouverneur d'une province de l'Apennin ; mais les poètes ne sont pas propres à remplir de grandes places ; ils ne savent pas s'enrichir.

L'ingénieux auteur de Gil Blas, étranger aux douceurs que procure une aisance honnête, habita longtemps une petite chaumière aux environs de Paris, pendant que ses ouvrages faisaient la fortune des libraires. Si l'on en croit les mémoires du temps, deux particuliers se battirent en duel, après s'être disputé le dernier exemplaire de la seconde édition du Diable Boiteux. Dans sa vieillesse, Lesage fut obligé de se retirer avec sa femme et ses filles, qu'il n'avait pu marier, chez un de ses fils, chanoine de Saint-Omer.

Tristan, auteur de Marianne, et d'autres tragédies qui furent toutes représentées avec un grand succès, passait dit Boileau, l'été' sans linge et l'hiver sans manteau. Il se plaint sans cesse, dans ses vers, de son indigence. Voici son épitaphe qu'il composa lui-même :

*Ebloui de l'éclat de la faveur mondaine,*

*Je me flattai toujours d'une espérance vaine.  
Faisant le chien-couchant auprès d'un grand-  
seigneur,  
Je me vis toujours pauvre et tâchai de paraître.  
Je vécus dans la peine, attendant le bonheur,  
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.*

Louis XIV demanda un jour à Racine ce qu'il y avait de nouveau dans la littérature ; le poète répondit qu'il venait de voir le grand Corneille mourant et manquant de tout, même de bouillon; le roi garda le silence et envoya un secours à Corneille. Quinault vécut fort à son aise ; mais il faisait des prologues. Où serait mort La Fontaine, si, après avoir passé près de vingt ans chez madame de la Sablière, il n'eût trouvé un asile chez M. d'Hervart ? J'ai appris, lui dit cet ami compatissant, j'ai appris la mort de madame, de la Sablière, et je viens vous proposer de venir demeurer chez moi. — J'y allais, répondit La Fontaine.

Duryer, auteur de Scévole, que les comédiens feraient bien de remettre au théâtre, et de plusieurs autres tragédies, travaillait à la hâte pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. Le libraire Sommanville lui donnait un écu par feuille. Le cent de vers alexandrins lui était payé quatre francs, et le cent de petits, quarante sous : encore le libraire avait-il exigé que ces vers fussent rendus chez lui. Une des filles du poète venait de la campagne ? Une fois par semaine, traversait à pied

le faubourg Saint-Antoine et une partie de la ville, pour livrer à Sommanville l'ouvrage de son père. Vigneul de Marville (le P. Bonaventure d'Argonne) fait une peinture touchante de la détresse de ce poète infortuné. « Nous allâmes le voir par un beau jour d'été, dans un village obscur, à une petite distance de la ville ; il nous reçut avec joie, nous parla de ses nombreux projets, et nous montra plusieurs de ses ouvrages ; mais ce qui nous intéressa le plus, c'est que, craignant de nous faire voir sa pauvreté, il résolut de nous procurer quelques rafraîchissements. Nous nous plaçâmes à l'ombre d'un gros chêne orné d'un épais feuillage; la nappe fut mise sur le gazon ; sa femme nous apporta du lait, et il nous servit des cerises avec de l'eau-fraîche et du pain bis. Il nous reçut avec beaucoup de gaîté; mais nous ne pûmes prendre congé de cet homme estimable, qui était d'un âge avancé, sans verser des larmes en le voyant si maltraité de là fortune. »

Dufresny devait trente pistoles à sa blanchisseuse ; il l'épousa afin de s'acquitter. Pauvreté n'est pas vice, lui disait un jour un de ses amis. C'est bien pis, répondit le poète. Au reste, il faut convenir que la sienne était la suite de sa mauvaise conduite ; et Voltaire a eu raison de dire :

*Et Dufresny, plus sage et moins dissipateur,  
Ne fût pas mort de faim, digne mort d'un auteur.*

On a dit de l'abbé Pellegrin :

*Le matin catholique et le soir idolâtre, Il dînait de l'autel et soupait du théâtre*

L'archevêque de Paris le força d'opter, et il préféra le théâtre qui lui rapportait plus que l'autel. C'est à cette époque qu'il établit un magasin, dans lequel on trouvait pour un prix très-modique : chansons sermons, madrigaux, panégyriques, épithalames, cantiques y rôles de princesses, de confidentes, etc.

Ce commerce ne l'enrichit pas. Il vivait pauvrement et était fort mal vêtu. Un mauvais plaisant lui ayant demandé un jour à quelle bataille son manteau avait été percé de trous : A la bataille de Cannes, répondit l'abbé, tombant à coup de canne sur l'impertinent qui insultait à sa misère. — Lorsqu'on joua son opéra de Loth au moment où l'acteur chantait : *L'amour a vaincu Loth*, on cria du parterre : *Qu'il en donne une à l'auteur*. À la première représentation d'un autre opéra, on arrêta, comme coupeur de bourses, un individu qui disait sans cesse à son voisin : *Faut-il couper ?* C'était un tailleur. L'abbé Pellegrin lui avait demandé un habit. L'artiste n'avait consenti à le faire, que dans le cas où l'opéra réussirait, et il avait mené avec lui un de ses garçons, dont le bon goût lui était connu. C'est à ce garçon qu'il demandait à chaque instant s'il pouvait couper l'habit de l'auteur.

D'Allainval, auteur de *l'École des Bourgeois*, mourut à l'Hôtel-Dieu, le 3 mai 1753. J'invite MM, les auteurs du nouveau Dictionnaire historique à compulsier les registres des hospices, ils y trouveront

des renseignements bien précieux, qu'ils chercheraient vainement ailleurs.

Il est à remarquer que ce pauvre D'Allainval, qui n'avait ni feu ni lieu, a donné Italiens une fort Jolie pièce, intitulée *l'Embarras des Richesses*.

Boissy, auteur de plusieurs comédies, dont quelques-unes sont restées au théâtre, vécut longtemps dans une affreuse détresse. Il la cachait avec soin. Trop fier pour demander des secours, il s'enfermait chez lui et s'imposait toutes sortes de privations. Enfin le découragement s'empara de lui, ainsi que de la malheureuse femme qui partageait son sort ; ils résolurent l'un et l'autre de céder à leur destinée et de se laisser mourir de faim. Quelques voisins charitables apprirent ce funeste dessein ; ils pénétrèrent dans la retraite de Boissy, et, par de prompts secours, de douces, consolations, parvinrent à le réconcilier avec la vie.

Le jour de la première représentation de *l'Amant jaloux*, l'auteur (D'hele) écrivit à Grétry : « Il ne m'est pas permis d'aller chez vous ; venez donc chez-moi tout de suite, et apportez environ dix louis, sans quoi je vais au Fort-l'Évêque au lieu d'aller ce soir aux Italiens ».

Son lit, c'est Grétry qui parle, était entouré d'huissiers. D'hele s'était laissé condamner par défaut à l'instance de la femme qui lui avait dépensé sa fortune, et qui exigeait encore le loyer de la chambre qu'elle lui avait donnée chez elle. Etant un jour chez un de ses amis, il se revêtit d'une culotte dont il avait

besoin et sortit. L'ami rentre, et en s'habillant ne trouve pas tout ce qu'il lui fallait. M. D'hele seul était entré; mais on n'osait le soupçonner ; cependant, le soir, au caveau, l'ami, posant la main sur la cuisse de D'hele, lui dit : *Ne sont-ce pas là mes culottes ?* *Oui*, répondit D'hele , *je n'en avais pas.*

Je l'ai vu longtemps, dit toujours Grétry, je l'ai vu longtemps presque nu. Il n'inspirait pas la pitié ; sa noble contenance, sa tranquillité semblaient dire : *Je suis homme, que peut-il me manquer ?*

Agrippa, qu'on accusait d'être en commerce avec le diable, ne sut pas profiter de cette liaison pour s'enrichir. Il mendia longtemps en Allemagne, en Angleterre et en Suisse; et, après avoir passé une partie de sa vie en prison, il mourut à l'hôpital de Grenoble.

Henri Etienne, auteur d'une excellente version d'Anacréon en vers latins, et d'autres ouvrages estimés, mourut à l'hôpital de Genève à l'âge de soixante-dix ans, et son petit-fils Antoine termina ses jours à l'Hôtel-Dieu de Paris, âgé de quatre-vingts ans.

Notre savant historiographe André Duchesne, qui avait recueilli avec tant de soin toutes les pièces authentiques servant à l'histoire de France, se vit obligé de fagoter à la hâte des ouvrages médiocres, et de prostituer son talent pour avoir du pain. Bientôt la misère le chassa de Paris. Il se retira dans une

petite ferme qu'il avait en Champagne, et se tua en tombant du haut d'une charrette chargée de foin.

L'historien Varillas vivait de peu, avec de bons ecclésiastiques. *Semper parce et duriter se habebat*. Son appartement était un galetas, où le soleil régnait pleinement en été, et le froid en hiver. Ses fenêtres étaient mal fermées, et sa cheminée était sans feu. Un lit mal garni, trois ou quatre chaises usées, une table vermoulue, une lampe, une écritoire, peu de livres et beaucoup de manuscrits, faisaient toute sa richesse. Il était si mal vêtu que Furetière, dans son *Dictionnaire satirique*, parle des cordes de son manteau où la vermine vivait mal à son aise.

Vaugelas, écrivain estimé, auteur d'une bonne traduction de Quinte-Curce et d'excellentes remarques sur la langue française, se tenait caché dans un petit coin de l'hôtel de Soissons pour éviter la poursuite de ses créanciers. Il mourut très-pauvre, et légua son corps aux chirurgiens pour payer une partie de ses dettes.

La Bruyère a décrit dans ses *Caractères* l'état dans lequel il s'est trouvé longtemps. « Qu'on ne me parle plus d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur; je renonce à ce qui a été, qui est, et qui sera livre... Suis-je mieux nourri et mieux vêtu ? Suis-je dans ma chambre à l'abri du nord ? Ai-je un lit de plume, après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place ? J'ai un grand nom, dites-vous, et

beaucoup de gloire : dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien. Ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses ? »

Diderot fut longtemps obligé de donner des leçons pour vivre ; il faisait aussi des sermons. Un missionnaire lui en commanda six qu'il lui paya cinquante écus. L'auteur estimait cette affaire une des meilleures qu'il eût faites.

*Tout est cher à Paris, et surtout le pain*, disait un écrivain, et cet écrivain était Jean-Jacques Rousseau ! Dans les commencements, il allait tous les jours prendre une demi-lasse au café Procope ; la conversation des gens de lettres qui s'y réunissaient était pour lui un délassement agréable ; mais bientôt sa bourse l'avertit qu'elle ne pouvait pas longtemps suffire cette dépense. Il n'alla plus au café que de deux jours l'un, et, un mois après, il cessa tout à fait d'y aller.

Malfilâtre était en proie à la misère et à ses créanciers, lorsqu'il commença son poème de *Narcisse*. M. de Savine, évêque de Viviers, alla le voir, et trouva (ce sont ses termes) le jeune homme le plus aimable dans les horreurs de l'indigence, et dans des frayeurs continuelles d'être arrêté et emprisonnée à cause des dettes qu'il avait Contractées. Il engagea Malfilâtre à se soustraire pour quelque temps aux poursuites de ses créanciers, en changeant de nom et de résidence, et loua pour lui



un petit appartement à Chaillot. Le poète s'y retira sous le nom de La Forêt, et au bout de quelques mois il y eut achevé son poëme de Narcisse. Peu après, il tomba sérieusement malade. Cependant une femme à qui il devait, ayant découvert sa retraite, l'y vint trouver. Malfilâtre, en la voyant, se crut perdu. « Rassurez-vous, lui dit cette excellente femme ; je ne viens point vous demander mon argent, mais vous, inviter à venir à Paris, chez moi, où vous recevrez les secours dont vous aurez besoin ». Malfilâtre accepta la proposition. Cette femme compatissante et généreuse, dont le nom mérite d'être connu, s'appelait madame La Noue; elle était tapissière et demeurait près de l'église Saint-Germain-L'auxerrois, Elle prit les plus grands soins de Malfilâtre; mais l'état de cet-infortuné jeune homme était devenu incurable. Après deux ou trois mois de souffrances, il mourut chez madame La Noue, âgé de trente-quatre ans. Gilbert a dit :

*La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré ; S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.*

Ce même Gilbert était, dit fort délicatement La Harpe, au pain de l'archevêque de Paris et au vin de Fréron. Il paraît que ces secours étaient insuffisants ; car Gilbert mourut très-malheureux : et c'est à l'Hôtel-Dieu de Paris qu'il termina, dans le désespoir et la misère, une vie trop courte pour les lettres et pour sa gloire. Après la chute de Gustave, La Harpe se trouva dans une détresse cruelle. Voltaire lui

proposa de venir avec sa femme passer quelque temps à Ferney pour rétablir ses affaires ; La Harpe y demeura treize-mois. Pendant son absence, Dorât mit en mouvement toutes ses coteries pour nuire à celui qu'il croyait être son ennemi. Voltaire, effrayé pour son protégé, s'abaissa jusqu'à écrire à Dorât une lettre suppliante. « Je vous prie, lui disait-il, je vous prie de considérer que c'est un jeune homme qui a autant de talent que peu de fortune ». La Harpe tomba à cette époque dans un tel découragement, qu'il fut sur le point d'accepter une éducation à cinq cents lieues de sa patrie.

L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous. S'étant enrichi en déclamant contre la traite des nègres, et en prenant un intérêt sur un vaisseau négrier, il céda sa messe à l'abbé de la Parte, en retenant huit sous dessus. Celui-ci, devenu moins gueux par le moyen de ses compilations, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous outre les huit sous de l'abbé Raynal ; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sous à l'abbé Dinouart.

M. de Chabrit promettait à la France un écrivain du premier ordre. M. Garat, après avoir analysé dans le *Mercure de France* l'ouvrage de cet auteur, intitulé *de la Monarchie française et de ses Lois*, s'exprime ainsi : « Au moment même que nous félicitons ainsi M. de Chabrit de ses progrès, que nous l'invitions à

de nouveaux progrès encore, une destinée malheureuse terminait les jours de ce jeune écrivain, et l'entraînait au tombeau au milieu de son ouvrage et de sa carrière. Né sans fortune, exposé à tous les besoins de l'homme et n'occupant son esprit que des besoins des nations, le malheur et des chagrins que le désespoir lui a fait trop tôt juger éternels, ont empoisonné et fini sa vie ».

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur Descartes. Il travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte pardessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche; c'est dans cette position qu'il se vit enlever un jour le fruit de ses faibles épargnes. Les circonstances de ce vol sont si singulières, que je veux, en les rapportant, égayer un peu ce tableau des misères littéraires. Un matin, l'abbé de Molière entend frapper à sa porte. — Qui est là? — Ouvrez. — Il tire un cordon et la porte s'ouvre. — Qui êtes-vous? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent? — Oui, de l'argent.—Ah! J'entends, vous êtes un voleur. — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut. Eh bien! Cherchez là-dedans; (il tend le cou, et présente un des côtés de sa culotte. Le voleur fouille.) Eh bien! Il n'y a pas d'argent. — Vraiment non il n'y en a pas; mais il y a ma clef. — Eh bien! Cette clef? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous en à ce secrétaire. Ouvrez. (Le voleur met la clef à un autre tiroir.) — Laissez donc: ne dérangez pas; ce sont

mes papiers. Ventrebleu ! Finirez-vous ? Ce sont mes papiers : à l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Prenez ; fermez donc le tiroir- (Le voleur s'enfuit.) — Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! Il laisse la porte ouverte ! Quel chien de voleur ! Il faut que je me lève par le froid qu'il fait. Maudit voleur ! L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail sans songer qu'il ne lui restait plus de quoi dîner.

Le célèbre Dryden mourut dans la misère, à l'âge de soixante-dix ans.

Purchas, qui avait passé sa vie à voyager et à étudier, fut arrêté, à la requête de son imprimeur, au moment où il allait publier la relation de ses voyages et le fruit de ses méditations.

Rushworth, auteur des Collections historiques, passa les dernières années de sa vie et mourut dans une prison où il était détenu pour dettes.

Rymer, auteur de la collection des *Fœdera* fut obligé de vendre ses livres pour subvenir à ses besoins.

Simon Ockley, orientaliste, a peint sa détresse avec les couleurs les plus vives. La préface de ses ouvrages est datée d'une prison où ses créanciers le retenaient depuis plusieurs années.

Spencer, poète aimable, languit dans la misère pendant tout le cours de sa vie.

Savage, pressé par le besoin, vendit pour, dix guinées un poème fort gai, intitulé le Rôdeur, qui lui avait coûté plusieurs années de travail.

Samuel Boyer, auteur d'un poème sur la Création, termina ses jours dans une affreuse indigence. Il fut trouvé mort dans un grenier.

John Stow avait quitté son métier de tailleur, et était devenu savant antiquaire ; mais voyant que ses études archéologiques allaient le conduire à l'hôpital, il fut trop heureux de reprendre son aiguille.

Floyer Sydenham consacra toute sa vie à la traduction de Platon, et mourut dans une maison de force, où souvent il fut privé de sa nourriture journalière. — Oh ! Avec quelle ferveur les gens de lettres doivent dire à Dieu chaque matin : *Panum quotidianum da nobis hodie*.

Butler, dans son poème d'Hudibras, avait fait une satire ingénieuse et piquante des partisans enthousiastes de Cromwel, et avait ainsi servi la cause de Charles II. Ce prince citait souvent cet ouvrage et en savait plusieurs morceaux par cœur. — Vous croyez peut-être que l'auteur en recevait une pension considérable ? — Vous vous trompez :

Butler vécut et mourut pauvre. Un de ses amis fut obligé de faire les frais de son enterrement.

Chatterton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un de leurs plus grands poètes, s'est tué de désespoir. Il n'avait pas encore dix-huit ans. En 1770 il vint à Londres, où il espérait trouver quelques ressources, soit en copiant les ouvrages des auteurs, soit en corrigeant leurs épreuves. Ses espérances ayant été trompées, il s'empoisonna. On a su depuis que souvent il avait manqué de pain, et qu'il regardait comme un mets délicieux une tourte de deux sous.

A l'âge de vingt-et-un ans, la pauvreté de Linnée était telle qu'il manquait souvent des choses les plus nécessaires à la vie, et qu'il était réduit à se servir des vieux souliers qu'on avait jetés comme hors d'usage, et qu'il raccommodait lui-même avec des morceaux de carton. Cependant, à cette époque, on admirait ses connaissances en botanique, et il mettait en ordre les matériaux de sa *Bibliotheca Britannica*.

Wondel, le Shakespeare de la Hollande, après avoir vécu longtemps du mince produit d'une boutique de bas, mourut de besoin à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ses obsèques offrirent un spectacle singulier : son corps était porté par quatorze poètes aussi pauvres que lui.

Le savant Alde Manuce se rendit insolvable, en empruntant une modique somme d'argent pour faire transporter sa bibliothèque de Venise à Rome où il était mandé. La vente de cette bibliothèque ne put le tirer de la misère.

Bentivoglio, quoique cardinal, ne put échapper à la pauvreté qui poursuit les gens de lettres. Il tomba vers la fin de ses jours dans une extrême indigence ; et, après avoir vendu son palais pour satisfaire à ses créanciers, il ne laissa en mourant, à ses héritiers que la réputation que ses ouvrages lui avaient faite.

Winkelman fut obligé de se faire maître d'école dans un village et, comme il le dit lui-même, tandis qu'il enseignait l'A-B-C à des enfants couverts de teigne et de galle, il cherchait le beau, et méditait sur les morceaux sublimes de Platon et d'Homère. Il se nourrissait presque toujours de pain et d'eau, et faisait souvent quarante lieues à pied pour voir un tableau ou une statue.

Xylander vendit, pour une somme très-modique, sa traduction latine de Dion-Cassius ; le libraire ayant exigé des notes, notre savant les fit et les lui vendit pour un dîner. Son extrême pauvreté, et les travaux non interrompus, auxquels il était forcé de se livrer pour vivre, lui firent contracter une maladie dont il mourut à l'âge de quarante-quatre ans.

Je ne sais quel homme de lettres disait: « La Bastille ne vient pas, et je ne sais comment payer mon terme qui va échoir ». C'était une ressource pour les gens de lettres que cette Bastille que l'on a détruite d'une manière fort irréflectie. Quelle chère ils y faisaient ! Marmontel eut le bonheur d'y être admis pour une parodie fort ingénieuse, dont il n'était pas l'auteur; et, quoiqu'accoutumé à de très-bons dîners, il fut émerveillé de celui qui lui fut servi dans cette maison royale. « Bury (son domestique) m'invite à me mettre à table ; et il me sert la soupe. C'était un vendredi. Cette soupe en maigre était une purée de fèves blanches, au beurre le plus frais, et un plat de ces mêmes fèves fut le premier que Bury me servit. Je trouvai tout cela très-bon. Le plat de morue qu'il m'apporta ensuite était meilleur encore. La petite pointe d'ail qui l'assaisonnait avait une finesse de saveur et d'odeur qui aurait flatté le goût du plus friand Gascon. Je trouvai qu'on dînait fort bien en prison. Comme je me levais de table et que Bury allait s'y mettre (car il y avait encore à dîner pour lui dans ce qui me restait) voilà mes deux geôliers qui rentrent avec des pyramides de nouveaux plats dans les mains. A l'appareil de ce service en beau linge, en-belle faïence, cuiller et fourchette d'argent, nous reconnûmes notre méprise; mais nous ne fîmes semblant de rien ; et lorsque nos geôliers, ayant déposé tout cela, se furent retirés, Monsieur, me dit-Bury, vous venez de manger mon dîner ; vous trouverez bon qu'à mon tour, je mange le votre. — Cela est juste, lui répondis-je. »



Veut-on maintenant savoir en quoi consistait ce second dîner ? Comme c'était un jour maigre, le gouverneur, par un trait de délicatesse exquise ; avait ordonné que le philosophe fût servi en gras. On lui apporta donc un excellent-potage ; une tranche-de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli, ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards, une très-belle poire de crésanne, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne, le tout sans préjudice du café et- des liqueurs. L'après-dîner, le gouverneur visita l'heureux prisonnier, et lui proposa un poulet pour son souper.

C'est ainsi que l'on était traité à la Bastille. Je ne parle pas de la bibliothèque où l'on trouvait les meilleurs livres, des promenades où l'on respirait un-air si pur, et de la partie qu'on faisait, le soir, chez le commandant ou chez M. le major. La providence semblait avoir ménagé aux hommes de lettres cette aimable retraite dans laquelle ils jouissaient d'un doux loisir si nécessaire à leur génie, et qu'ils cherchent en vain dans le tourbillon de la société. Aussi, sans parler de la Henriade, que de bons ouvrages sont sortis de la Bastille !

Il m'eut été très-facile d'ajouter beaucoup de noms bien connus à la liste des auteurs malheureux que je viens de citer, mais il est temps de terminer un tableau aussi affligeant ; je me contenterai de citer, en finissant, un passage extrait d'un ancien numéro du Mercure de France.

« Ministres des rois, dit dans cet article M. Cosseph d'Ustaritz, évaluez à la rigueur, le pain nécessaire pour nourrir un homme à l'eau qui doit l'abreuver, l'habit décent auquel les portes ne sont pas fermées ; et avec cette somme (1500 FR.) que vous donnerez à quelques jeunes gens, vous ferez naître, des hommes dont les idées éclaireront vos vues et vos desseins sur la félicité des peuples. Donnez cela et ne donnez pas davantage; refusez ou retirez tout à qui fera dans ce genre une demande de plus. Celui qui ne trouve pas dans son talent tous les biens qu'il désire, et le dédommagement des plaisirs dont il se prive, n'a point de talent. Celui-là n'est fait ni pour éclairer son siècle, ni pour s'illustrer lui-même. Qu'il rampe, qu'il s'enrichisse et cherche sa félicité dans des jouissances que le plus grossier, des hommes peut goûter mieux que lui. »

**FIN**



## LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, SATIRE

Je ne puis plus garder un coupable silence ;  
La sottise en personne au Louvre a pris séance ;  
Elle y foule à ses pieds le mérite ignoré,  
Et lève avec orgueil un front déshonoré.  
Chaque jour voit grossir ses nombreux prosélytes,  
Rimeurs salariés et penseurs hypocrites.  
Muse, montrons à nu ces modernes héros ;  
De leurs trônes enfin précipitons les sots.  
Je sens qu'aux cœurs bien nés il coûte de médire ;  
Je connais les dangers qu'enfante la satire ;  
Mais quoi ! Je souffrirai que de minces auteurs,  
Des chefs-d'œuvre de l'art insolents détracteurs,  
Philosophes boums et poètes sans grâce,  
La fêrule à la main régissent le Parnasse !  
Tranquille, j'entendrai ces écrivains gagés,  
Destructeurs insensés d'utiles préjugés,  
Charlatans effrontés qu'éleva la cabale,  
Préconiser le crime en parlant de morale !  
Non : j'irai dans leur temple attaquer ces faux dieux,

Et détruire à jamais leur culte dangereux.  
Je n'ai point consulté les forces de ma lyre,  
Et l'indignation est le dieu qui m'inspire;  
J'ai juré de flétrir ces savants brevetés,  
Eu posant le cachet sur leurs fronts éhontés.

Sur les débris fumants de quatre académies,  
Le Louvre dans ses murs voit siéger nos génies.  
Là Rœderer discute, et son œil dédaigneux  
Outrage d'un regard l'ombre des Montesquieus ;  
Là Chénier, tout bouffi d'un triomphe éphémère,  
Foule tranquillement le fauteuil de Voltaire;  
Là, pour nous éclairer, des écrivains pesants.  
Au nom de la raison, insultent au bon sens.  
L'un, nourri des erreurs de la philosophie,  
Fait penser la matière et lui donne la vie,  
Et l'autre, en ses écrits docteur désespérant,  
Plus philosophe encor, ne rêve que néant.  
Nature ! Ton nom seul enfante des merveilles :  
Nos savants à ta gloire ont consacré leurs veilles ;  
De Salle en te chantant a juré de vieillir,  
Et ce nouveau Platon n'a pu te définir.  
Voilà les dieux nouveaux que l'on adore en France  
La raison les proscrit, la foule les encense.

Mais Lalande paraît : titan audacieux,  
Il attaque le ciel et fait la guerre aux dieux ;  
Ridicule pédant, étonné de sa gloire,  
Qui prend pour du génie une heureuse mémoire,  
Fatigue l'univers du bruit de ses travaux,  
D'étoiles qu'il croit voir parsème les journaux,

Et, desséché d'envie, au fond de son collège,  
Pleure sur les lauriers de l'almanach de Liège.  
Beaucoup de vanité tient lieu d'un grand savoir ;  
Sur le banc des Newton Lacroix vient de s'asseoir.

Toujours vide de sens et toujours plein d'emphase,  
Le compas à la main, mesurant une phrase,  
Et, pour ne rien trouver, sans cesse analysant,  
Garât donne des lois à ce sénat pensant :  
Au nom de Condillac vous le voyez sourire,  
Et Chénier dans ses vers caresse son délire.

Écrivain sans vigueur et philosophe obscur,  
Dupuy, cesse d'écrire, ou cesse d'être dur.  
Du sublime Caton louangeur léthargique,  
Mercier ferait bâiller toute la république.  
Ce n'est qu'à l'Institut qu'on l'entend sans dormir.  
Plus on est sot au Louvre, et plus on fait plaisir.  
Là Villars peut parler, sans craindre qu'on le hue ;  
Mais les sifflets vengeurs l'attendent dans la rue.  
J'ai vu naître à Paris ces obscurs novateurs ;  
Je les ai vus dans l'ombre annoncer leurs erreurs,  
Encenser la grandeur à leurs yeux importune,  
Et d'un air suppliant adorer la fortune.  
Qu'ils savent avec art séduire les esprits !  
L'humanité respire en leurs touchants écrits ;  
Sans cesse en leurs discours vantant la tolérance,  
Ils couvrent leurs forfaits d'une douce apparence.  
Vous êtes démasqués, sectaires imposteurs :  
Vous parlez de vertu ! Le fiel ronge vos cœurs.  
Sans exhumer ici vos nombreuses victimes,

Des milliers d'échafauds attesteront vos crimes.  
Vous triomphez, cruels ! Et le sang des Français,  
A grands flots répandu, cimentait vos succès !  
Rougissons donc enfin d'honorer ces faux sages :  
Ce n'est qu'à la vertu que l'on doit des hommages.  
Quel est ce froid rêveur qui, depuis soixante ans,  
Sur les impôts publics radote à nos dépens,  
Entasse lourdement volume sur volume,  
Et croît que le Pactole est au bout de sa plume ?  
Je reconnais Dupont : du fond de son cerveau  
Je vois sortir encore un système nouveau.  
Une seconde fois il appauvrit la France :  
C'est ainsi qu'on travaille un empire en finance...  
Mais plus le mal est grand, plus il faut espérer :  
Un bon emprunt forcé saura tout réparer.  
Aimable Bernardin, tu ris de nos sottises,  
Et nous rions aussi quand tu nous moralises.  
Saint-Pierre à l'Institut ! Que fait-il en ce lieu ?  
Pauvre esprit ! Je le plains, il croit encore en Dieu !  
En contemplant les cieux son âme est attendrie :  
Le sentiment fait tort à la philosophie.  
Ces savants, mieux choisis, seraient plus dangereux  
Mais tout, excepté Dieu, tout est reçu chez eux.

J'épargne dans mes vers les valets de la secte ;  
Mon pied n'écrase pas un misérable insecte !  
Frapperai-je Naigeon, scribe de Diderot ?  
Qui ne sait pas sans moi que Naigeon est un sot ?  
Frapperai-je Merlin, dont la folle puissance,  
Par un décret atroce, incarcéra la France ?  
Son nom seul le flétrit bien plus que mon pinceau !

Exhumerai-je enfin du fond de leur tombeau  
Tous ces demi-savants, sortis de la poussière?  
En vers ainsi qu'en prose ils gouvernent la terre ;  
Dans leurs discours pompeux ils proclament nos  
droits :

Je crois, en les voyant, voir un sénat de rois.  
Mais d'un œil curieux si de près j'étudie  
Ces nobles champions de la philosophie,  
Je les verrai bientôt, lâches adulateurs,  
Encenser à genoux nos modernes grandeurs,  
Et, glorieux du prix que l'on met à leurs plumes,  
Pour flatter un tyran produire cent volumes.  
Un peu d'or adoucit leur sévère âpreté :  
Ils vantent de Rewbel l'austère probité,  
Du sensible Threillard la douce tolérance,  
Et du bavard Merlin l'énergique éloquence.  
Ainsi Caton-Mercier, quand il n'a pas dîné,  
A défendre ses droits devient moins obstiné ;  
Le besoin est son maître, et, pour le satisfaire,  
Il canoniserait le larron du Calvaire !  
Ils ont parlé... Mortels, respectez leurs arrêts ;  
De la Sottise armée adorons les décrets.  
Irai-je, obéissant au démon qui m'inspire,  
Agiter dans mes vers le fouet de la satire?  
Eh ! ne voyez-vous pas les méchants et les sots,  
Pour sceller ma pensée, inventer des complots,  
De la presse indignée augmenter les entraves,  
Et me charger des fers destinés aux esclaves?  
Heureux, trois fois heureux, si par-delà les mers  
Ils ne font pas voguer le poète et ses vers !  
Poultier seul parmi nous librement peut écrire :



Quand on est aussi bête, on a droit de tout dire !  
Ah ! Je ne suis pas né pour un si bas emploi ;  
Je ne sais pas ramper : l'honneur est tout pour moi.  
On ne me verra pas, poète mercenaire,  
Au milieu de la nuit proclamer la lumière,  
Célébrer dans les fers l'auguste liberté,  
Chanter dans mon grenier la douce égalité,  
En triomphes brillants transformer nos défaites,  
Et vanter de Jourdan les savantes retraites :  
Chaque chose chez moi se nomme par son nom ;  
J'appelle, un sot un sot, et S\*\*\* un fripon !

Si je voyais du moins leur prudente ineptie  
Se masquera propos d'un peu de modestie!  
Mais je trouve partout l'insolence et l'orgueil :  
De tous nos parvenus c'est le fatal écueil.  
Fuyant les bords du Rhin, qu'il n'a pas su défendre,  
Jourdan, deux fois battu, se croit un Alexandre ;  
Briot à la tribune efface Cicéron ;  
Bailleul a les vertus et l'âme de Caton.  
Charlatan philosophe et docteur politique,  
Cabanis aujourd'hui traite la république :  
On n'est pas avec lui malade impunément.  
Le sot qui vit encore, on ne sait trop comment,  
Debry, croit valoir seul cent encyclopédistes :  
A Rastadt, il est vrai, chez de grands publicistes,  
Il dînait fréquemment, et même dînait bien ;  
Mais hier, entre nous, Debry ne savait rien.  
Quinette, son ami, plein d'un noble délire,  
Dans son palais surpris, se contemple et s'admire...  
Un sot est toujours sot, même au sein des honneurs !

Mais des maux plus réels appellent tous nos pleurs :  
L'empire vers sa chute à grands pas s'achemine,  
Et la corruption prépare sa ruine.  
Ô mœurs! Ô temps anciens! Qu'êtes-vous devenus ?  
Le Français philosophe a-t-il plus de vertus ?  
Eh ! Quel siècle jamais fut plus fécond en crimes?  
Quand vit-on triompher plus d'affreuses maximes ?  
La France est à l'encan : par de lâches contrats,  
L'or achète aujourd'hui d'infâmes magistrats.  
Il n'est point de forfaits que le crédit n'efface !  
Les lois sont sans honneur, on les vend sur la place ;  
Et l'État, aux traitants indignement livré,  
Par d'avides vautours se verra dévoré.  
Vois ces grands, parvenus à force de bassesses,  
Au sein des voluptés épuisant nos richesses ;  
Vois-les d'un train superbe ébranler tout Paris,  
Insulter à nos pleurs et braver nos mépris !  
Le crime doit-il donc triompher sur la terre ?  
Non... Ils vont à l'instant rentrer dans la poussière.  
Ô ciel ! Je te rends grâce ! Ils n'ont régné qu'un jour :  
La sévère équité va régner à son tour.

A ces grands criminels, amantes scandaleuses,  
Des femmes ont vendu leurs faveurs dangereuses ;  
Et, fières des honneurs de la publicité,  
Affichent hautement leur impudicité.  
L'éclat des diamants, ornements adultères,  
Embellit de Laïs les charmes mercenaires ;  
D'un rubis précieux son front étincelant  
Efface du soleil le disque éblouissant ;

Sur son sein effronté l'émeraude serpente.  
Elle parle : à sa voix la France obéissante  
Vote un nouvel impôt pour ses brillants atours ;  
Le peuple est trop heureux de payer ses amours !  
Bientôt, pour satisfaire à sa folle dépense,  
Laïs trafiquera de sa toute-puissance :  
Elle tiendra chez elle un bureau de faveurs ;  
Le crime deviendra l'échelle des honneurs.

Ah ! De nos fiers guerriers que nous sert le courage  
?

Nos mains, nos propres mains ont détruit leur  
ouvrage:

Leur sang au champ d'honneur conquit la liberté,  
Et nous, nous la perdons par l'immoralité...

Tel on vit autrefois, dans les jours de sa gloire,  
Un peuple de héros enchaîner la victoire :  
Rome à son char vainqueur attacha tous les rois ;  
Et l'univers soumis, se courbant sous ses lois,  
Adorait en tremblant cette reine du Tibre...  
Rome perdit ses mœurs et cessa d'être libre !

Mais un nouveau spectacle a frappé nos regards :  
La France a vu pâlir le flambeau des beaux-arts ;  
Des genres confondus l'assemblage grotesque  
Unit grossièrement le sublime au burlesque ;  
Aux règles du bon goût l'on n'est plus asservi ;  
Le plus extravagant est le plus applaudi ;  
Et du faux bel-esprit la bizarre manie  
Dans ses nobles élans comprime le génie !

Muse, sur leurs tombeaux pleurons les grands talents  
!

Le théâtre a perdu ses plus beaux ornements :  
Les grands hommes sont morts, et Chénier les  
remplace.

Fénélon m'affadit, Timoléon me glace ;  
J'aimerais Charles-Neuf si, dans son chancelier,  
Au lieu de l'Hospital je ne trouvais Chénier :  
Poète harangueur, il déclame avec zèle ;  
Et ses héros, formés sur le même modèle,  
D'un auteur détesté trop fidèles portraits r  
S'ils lui ressemblaient moins seraient moins  
imparfaits !

Auteur infortuné d'un drame épouvantable,  
L\*\*\* pleure en secret sa chute lamentable.  
Beffroi sourit encore à ses niais bons mots ;  
Mais le pauvre cousin n'amuse que les sots.  
Des troubadours français audacieux émule,  
Cubière se croit tendre, et n'est que ridicule :  
Illustre fondateur du paradis des sots,  
Cher Cubière, poursuis tes glorieux travaux :  
Réunis les Cotins dont la France fourmille ;  
Il est si doux de vivre au sein de sa famille!  
Camaille, environné d'horribles revenants,  
Sur la scène française a traduit nos romans :  
Au secours de sa muse il évoque les diables,  
Des chaînes, des bourreaux, des spectres effroyables.  
Tremblant à cet aspect, je me crois aux enfers,  
Et je maudis l'auteur, son sujet et ses vers.

Vainqueur de tes rivaux et maître de la scène,  
Auteur d'Agamemnon, console Melpomène ;  
Que d'Églantine, armé d'un chef-d'œuvre nouveau,  
S'élance triomphant du fond de son tombeau ;  
Et que', rendant Thalie à sa gaîté première,  
L'ingénieux Picard nous rappelle Molière !

A ces auteurs charmants voulez-vous ressembler ?  
C'est en les imitant qu'on peut les égaler.  
Comme eux aux lois du goût soyez toujours fidèles ;  
Étudiez votre art ; et que les grands modèles  
Du feu qui les brûlait embrasent vos écrits :  
Le clinquant passera, l'or a toujours son prix.  
Lorsque tout s'engloutit dans une nuit profonde,  
Le génie est debout sur les débris du monde ;  
Mais nos faiseurs de vers périront tout entiers ;  
La tombe engloutira leurs précaires lauriers !

Cependant, dans ce siècle en sottises fertile,  
Le plus bizarre auteur trouve un lecteur facile ;  
Sa muse par milliers compte ses défenseurs,  
Et bientôt d'un lycée elle obtient les honneurs.  
Misérable rebut de la littérature,  
Cubièrre croupissait dans une fange impure,  
Et jamais dans les lieux que chérit Apollon  
L'on n'avait entendu l'injure de son nom :  
Il ose enfin paraître, et, bravant la critique,  
Plein d'opprobre et d'audace, il s'élance au portique.  
Valcourt lui tend les bras; et ces auteurs fameux,  
Poursuivis par nos cris, se consolent entre eux.  
Bientôt, pour se venger, ils vont encore écrire...

Ah! Barbares rimeurs ! Faudra-t-il donc vous lire?  
Le supplice est cruel ! Et quels sont mes forfaits?  
Moi, vous lire ! Non, non ; j'en appelle aux sifflets !

D'un ton plus élevé, poète pindarique,  
Lebrun fait retentir la trompette héroïque ;  
Il chante les combats, célèbre les guerriers,  
Et ses vers boursoufflés meurent sur des lauriers.  
Je ne sais quel penchant le porte à l'épigramme :  
Contre un faible ennemi sa colère s'enflamme ;  
Il attaque, il triomphe, et son talent vainqueur  
Assomme d'un seul coup Domergue et le lecteur !

Sauvons-nous ! J'aperçois le lourd Lachabeaussière,  
Sa massue à la main, sortant de la poussière !  
Nous menacerait-il d'un poème nouveau ?  
Ou bien vient-il encore, oubliant son tombeau,  
De ses maussades vers, de sa prose maussade,  
Accabler sans pitié le Mois et la Décade?

L'aimable \*\*\*, galant à cheveux blancs,  
Présente à nos Iris ses vers et soixante ans :  
Amant transi de froid et poète de glace,  
U éprouve à la fois une double disgrâce,  
Du cygne de Mantoue assassin traducteur,  
G\*\*\* impunément massacre son auteur;  
Et, plus cruel encor, Milon, dans sa colère,  
A juré par le Styx qu'il traduirait Homère !  
Quelle aveugle fureur ! Barbares, arrêtez !  
Craignez de profaner ces antiques beautés ;  
De ces illustres morts n'outragez pas la cendre :

Les siècles indignés sont là pour la défendre !  
Quel est donc le démon qui vous force à rimer ?  
Dans un travail ingrat pourquoi vous consumer ?  
Pour traduire un poète il faut être Delille.  
Souvent, en le lisant, je crois lire Virgile :  
Oui, voilà son pinceau, voilà son coloris ;  
Cette grâce touchante anime ses écrits.  
Ô Virgile français ! Que jamais la présence  
D'un bizarre Institut n'honore la séance !  
L'insipide Villars se croirait ton égal,  
Et tu serais assis auprès de Lakanal...

Et toi, Desforge, aussi tu parais sur la scène !  
Fuis, auteur dangereux ! Fuis, écrivain obscène !  
Ton nom seul fait rougir la pudique beauté :  
Va porter ton encens à l'immoralité !

Mais un soleil nouveau vient éclairer la terre :  
Thélusson par torrents nous lance la lumière.  
Rival de l'Institut, centre des immortels,  
Salut !... Je vais jeter des fleurs sur tes autels.

La Sottise en ce jour quitte sa résidence,  
Et veut de Thélusson présider la séance ;  
Elle vient, au milieu de ses nombreux enfants,  
Épancher son amour en doux embrassements.  
Le poète Milon, son courtisan fidèle,  
Caresse de son front la fraîcheur éternelle.  
Il bâille, la langueur amortit tous ses sens ;  
On dirait qu'il écoute un discours aux cinq-cents,  
Ou qu'il lit les romans du fantôme Lemière.

Près d'elle on voit encor cette Ignorance altière,  
Jetant sur le Génie un regard dédaigneux ;  
Ces Systèmes obscurs et tous ces Rêves creux  
Qu'en dépit du bon sens au Louvre on déifie,  
Lorsqu'au nom révééré de la philosophie,  
Des savants par décret, ridicules penseurs,  
Osent insolemment proclamer leurs erreurs.

Heureux si cet essai, par les sots redouté,  
Porte leurs noms flétris à la postérité !  
De ces sots honorés je crains peu la vengeance :  
Je l'ai juré, je veux les réduire au silence ;  
Ils cesseront d'écrire, ou, d'un œil satisfait,  
Je les verrai tomber sous les coups... du sifflet !



## Table des matières

L'ART DE DINER EN VILLE .....	5
<i>PREFACE</i> .....	6
<i>CHANT PREMIER</i> .....	16
<i>CHANT SECOND</i> .....	26
<i>CHANT TROISIEME</i> .....	36
<i>CHANT QUATRIEME</i> .....	44
<i>NOTES DE L'AUTEUR</i> .....	54
BIOGRAPHIE DES AUTEURS MORTS DE FAIM	70
LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, SATIRE .	92